

# le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10° (Métro : Porte St-Martin)

En empêchant la parution de "Gringoire" les ouvriers du Livre ont montré l'exemple!

**Il faut fermer la gueule aux chiens fascistes**

## CE SOIR, A LA MUTUALITÉ...

**Va-t-on laisser écraser l'Espagne ouvrière?**

Madrid est en flammes. Par centaines, les cadavres couvrent les rues de la capitale espagnole. C'est là le beau travail des « nationaux ». Franco réalise ainsi sa promesse de ne pas laisser une pierre debout dans Madrid pour l'arracher aux antifascistes. Ce n'est pas étonnant d'ailleurs de la part de cette brute immonde qui a pu dire qu'il était décidé « à supprimer la moitié de l'Espagne » pour arriver à ses fins.

Bien entendu, cette moitié de l'Espagne que Franco voue à l'extermination, c'est celle des prolétaires, des exploités, qui luttent pour une société meilleure. Car c'est bien d'une guerre sociale entre riches et pauvres qu'il s'agit. Et pas d'autre chose.

Si des rivalités impérialistes extérieures sont venues compliquer une notion si claire, nous ne devons cependant pas perdre de vue que c'est tout le sort du prolétariat international qui se joue présentement en Espagne.

Les intrigues de chancelleries agissant en sens en apparence différents aboutissent cependant toutes au même point : l'écrasement de l'Espagne ouvrière.

Et cela nous suffit à nous dicter notre devoir. Il ne nous échappe pas que le geste de l'Allemagne et de l'Italie reconnaissant par un coup de force juridique inouï la Junte de Burgos comme gouvernement légal, peut entraîner de graves complications internationales.

Mais nous ne pouvons pas rester impassibles et nous cacher la tête sous l'aile quand les Etats antiespagnols déclarent qu'ils sont prêts à aider Franco quand celui-ci déclare qu'il fera de Barcelone ce qu'il est en train de faire de Madrid.

Mais l'erreur inverse serait de croire qu'on y échapperait en cédant sans cesse au chantage des Etats fascistes. En tout cas, c'est un chantage qui ne doit pas avoir de prise sur la classe ouvrière, qui doit, enfin, avoir une position personnelle dans ce drame qui met en jeu tout son avenir social.

Pour nous, anarchistes, notre position doit être bien claire. Il faut que l'Espagne ouvrière soit en mesure de se défendre contre ses massacrés. Certes, la menace de guerre ne nous indiffère pas. Et nous proclamons que jamais nous n'accepterons que l'Espagne serve de prétexte sous le couvert des idéologies au jeu des impérialismes.

Mais ce n'est pas d'idéologie qu'il s'agit. C'est simplement une question de vie ou de mort pour la classe ouvrière d'Espagne.

La laissera-t-on assassiner ? Eh bien non ! En ce qui nous concerne, nous ne l'acceptons pas. Nous ne l'accepterons jamais.

A bas la guerre impérialiste que nous n'acceptons sous aucun prétexte. Mais vive la révolution espagnole, et en avant pour sa défense et à tout prix.

### La mort De Salengro

Salengro s'est tué ! Ne polémiquons pas sur les mobiles qui l'ont poussé à accomplir ce geste.

Mais que l'on nous permette de ne pas hurler avec les loups. Nous ne ferons pas chorus avec la presse de gauche qui le sacre grand homme. Pour nous, Salengro restera le ministre de Front Populaire qui a trahi la classe ouvrière, au Sénat.

Que les colonnies fascistes l'aient poussé à sa fatale détermination, cela est certain. Alors qu'il aurait pu faire taire les abjects individus qui le salissaient et qui recherchent l'assassinement du prolétariat, il a préféré s'incliner. Et cela prouve la sottise des factieux qui avaient en lui (et malgré lui, peut-être) un précieux auxiliaire.

La disparition de Salengro ne doit pas nous faire perdre de vue la défense de la Révolution Espagnole, ni la lutte quotidienne de la classe ouvrière, en vue de son émancipation.

Tous les camarades disponibles de l'U.A. et de la J.A.C. sont priés d'être présents à la Mutualité, ce soir, à 19 h. 30, pour le service d'ordre.

**la jeunesse libertaire d'Espagne parlera au peuple de Paris**

¡Adelante, juventud! a luchar como titanes!



De « Ruta », organe des Jeunesses libertaires de Catalogne.

(Voir en 4<sup>e</sup> page les détails du meeting.)

## Franco, pur et vrai patriote

L'entente ne règne pas au sein de ce qu'on appelle le Rassemblement Populaire. C'était à prévoir.

Quand un rassemblement d'ordre politique s'effectue sur un programme qui n'est, en réalité, celui d'aucun des trois ou quatre partis formant ledit rassemblement, il est fatal que, lorsqu'il s'agit de fixer ce programme sur le terrain des réalités, les désaccords se produisent.

Ces désaccords ont pour conséquence immédiate de compromettre la solidité de l'échafaudage péniblement bâti et pour résultat plus ou moins éloigné, mais certain, de la faire tomber.

Comment peut-on imaginer, d'une part systématiquement combattue par une puissante minorité qui ne désarme jamais et, d'autre part, sans cesse et de plus en plus mise en péril par les attaques ouvertes ou sournoises qui lui viennent de ses propres alliés, une combinaison ministérielle soit capable de résister longtemps ?

Le sens politique exceptionnellement pénétrant, l'extrême souplesse et la rare subtilité de Léon Blum — qualités que ses pires adversaires ne lui contestent point — ont, seuls, permis à ce pilote expérimenté de préserver contre les récifs, jusqu'à ce jour, la barque ministérielle.

Mais les récifs se multiplient, le danger s'aggrave de jour en jour et il n'est pas nécessaire de posséder des dons prophétiques pour certifier que la barque ne tardera pas à être submergée.

Tandis que les uns disent à Blum :

« N'allez pas si vite ! », les autres lui crient : « N'allez pas si lentement ! ». Alors que, d'ici, on lui intime l'ordre d'obliquer résolument à droite, de là, on le met en demeure d'obliquer, non moins résolument, à gauche.

Ne voulant mécontenter ni ceux-ci ni ceux-là, car il ne peut se passer ni des uns ni des autres, Blum tente l'impossible pour ne pas bouger.

Je dis « l'impossible » : car, en politique, comme en toutes choses, l'immobilité est inexistante. Dans la nature, tout est mouvement ; en politique aussi ; il faut avancer ou reculer, battre à droite ou à gauche.

Pauvre Blum ! Si j'étais susceptible de plaindre un parlementaire, un ministre, un président du Conseil, un homme d'Etat, un chef, je serais tenté de m'apitoyer sur le triste sort que préparent à Blum ses propres associés et complices !

Il est en ce moment des fluctuations qui

Toutefois, il y a assez de gens qui suivent avec un intérêt qui frise la passion les fluctuations qui, d'un jour à l'autre, fixent son destin ministériel, pour que je ne m'en préoccupe pas davantage.

Il est en ce moment des fluctuations qui

(VOIR EN 2<sup>e</sup> PAGE L'APPEL POUR LA CONFERENCE DE NOTRE AMI SEBASTIEN FAURE.)

m'intéressent et me passionnent infiniment plus ; ce sont celles qui fixeront — je souhaite que cela ne tarde pas — le destin de l'Espagne.

Le général Franco : un patriote Espagnol, un vrai, un pur, celui-là, s'est mis en tête de sauver sa Patrie. Il se dit assuré et il proclame que Celle-ci ne peut être sauvée que par lui.

L'Espagne — sa Patrie — il la chérit à tel point, qu'il aimerait mieux l'assassiner que de renoncer à la posséder ; il en est si jalousement épris que, plutôt que de la voir heureuse dans les bras d'un autre, il n'hésiterait pas à la poignarder.

Il raffole de Madrid, la belle capitale de sa Patrie bien aimée. Il lui faut Madrid, dût-il la transformer en un vaste cimetière, en un immense charnier.

Madrid, d'abord. Le reste de l'Espagne ensuite ; toute l'Espagne !

Pour faire le bonheur du peuple qui habite la péninsule ibérique, Franco est irrévocablement résolu à en exterminer, s'il le faut, la moitié et à ensevelir sous les cendres et les ruines la moitié de l'autre moitié.

Ah ! Mais... Ce Franco ! C'est le type le plus pur, le plus complet, le plus achevé de ces héros magnifiques, de ces incomparables Patriotes qui s'appellent : Hitler, en Allemagne, Mussolini en Italie et, en France : de la Roquette, Bucart, Taittinger, Maurras, Renaud, Dorgères et Doriot !

SEBASTIEN FAURE.

## LA BATAILLE DE MADRID

Malgré l'ampleur de la lutte, son acharnement, l'importance des effectifs engagés et la multiplicité des engins qui répandent l'incendie et la mort, la situation des forces en présence ne s'est pas sensiblement modifiée.

Voilà qui est grave pour Franco et sa bande. En effet, le général rebelle escomptait une victoire rapide due à la désaffection des éléments de moyenne bourgeoisie, numériquement importants à Madrid, et dont l'influence temporisatrice aurait pu être déterminante dans le sens d'une reddition.

S'il échoue, il est trop facile de comprendre comment son échec se transformera en défaite. S'il réussit, son épuisement sera tel que sa victoire restera certainement sans lendemain.

1° Parce que les difficultés qu'a éprouvées Madrid, pour son ravitaillement seront décuplées pour Franco qui n'aura aucune communication avec les fertiles jardins de Murcie et de Valence. Les abords immédiats de Madrid sont pauvres en cultures maraichères et agricoles.

2° Les effectifs de Franco ne sont pas très importants. Jusqu'à présent, les forces s'équilibrent, malgré les différences numériques, et actuellement on peut voir 50.000 miliciens madrilènes tenter sans succès de couper cette position en flèche de l'Arrière Barcelone, de sa base située au front duquel du front anarcho-social nous formons le pronostic il y a quinze jours, que les Madrilènes ont tenté, mais qu'ils n'ont pu jusqu'à présent réussir. Pourquoi 50.000 hommes

(milices de Madrid) ne peuvent-ils refouler les quinze ou vingt mille mercenaires qui tentent de franchir le Manzanares ? Parce que grâce à la cohésion des différents groupes militaires, à l'exécution coordonnée de la moindre manœuvre, au parfait entraînement au maintien précis des armes automatiques dont ils sont pourvus, les six mille légionnaires, les huit à dix mille Marocains et les quelques milliers de gardes civils qui constituent l'armée active des fascistes, ont une supériorité militaire évidente que l'on peut traduire par le rapport de 1 à 5. Ajoutons à cela une supériorité manifeste, pour les rebelles, en artillerie lourde, en engins motorisés, en avions (qui leur permet malgré des pertes considérables (25 avions sinon plus, descendus en deux semaines) de venir massacrer des enfants dans les rues de la ville et l'on comprendra qu'en fin de compte malgré leur héroïsme, les Madrilènes se trouvent dans un état d'infériorité que seul pourrait combler le doublement de leurs effectifs.

Les milices sont nombreuses dans les deux camps. Et la guérilla que devront affronter les réguliers dans les artères de Madrid hérissées de barricades et de blockaus cimentés, les fenêtres garnies de mitrailleuses, va multiplier les cadavres, surtout chez les assaillants. Comment Franco compensera-t-il ses pertes en « matériel humain » ? Le Maroc espagnol a presque tout donné ; la légion étrangère ne peut recruter suffisamment pour combler les vides, (surtout en ce moment où servir dans la bandera n'est

plus une rigolade) ; les phalangistes et les carlistes sont des soldats d'opérette. Alors, avec quoi et comment continuer la lutte contre Valence et Barcelone, Malaga, les Asturies et les provinces basques toujours insoumises, qui comprennent plus du quart de la totalité de la population espagnole, et qui fortes d'une nouvelle organisation sociale (surtout en Catalogne), de leurs richesses minières, industrielles, maritimes et agricoles se trouvent concentrées là en majeure partie et sont des morceaux terriblement coriaces pour les dents ébréchées.

C'est pourquoi la bataille de Madrid point culminant de la guerre civile, va décider du sort du fascisme et de la révolution espagnole. Franco même vainqueur ne pourra aller plus avant et la fameuse offensive contre la Catalogne se trouve non seulement retardée, mais encore compromise. Il peut dire-t-on constituer une armée régulière... Allons donc ! Donner des fusils aux milliers d'Andalous qui seraient tout disposés à s'en servir contre leur bourgeois et leurs oppresseurs ? Franco n'est pas si bête. Son frère, l'aviateur, est allé à Rome. Peut-être de ses tractations ramènera-t-il quelque chose, hommes et armes, qui permettra à son frère de prolonger son rêve de massacre et de domination.

Quant à nous, nous estimons que les des sont jetés et que le fascisme, s'il accède au Capitole madrilène se rapprochera également de la roche Tarpéenne.

A. MADIN.

**Pour l'envoi d'armes à l'Espagne antifasciste**

Une grande manifestation est en voie de préparation dont nous donnerons tous les détails dans le prochain numéro. Elle aura lieu le dimanche soir 6 décembre.

Une personnalité politique des plus marquantes d'Espagne — la plus en vue peut-être — y participera ; un délégué de la C. N. T., un délégué de l'U. G. T., l'accompagneront.

Cette démonstration remuera profondément les couches laborieuses de ce pays, ainsi que l'élément libéral ; le gouvernement français en percevra les échos, il devra céder devant la volonté populaire et mettre fin au criminel blocus.

Je reviens d'Espagne où le Comité pour l'Espagne libre m'avait envoyé, afin d'y trouver les concours indispensables au succès de la manifestation projetée. J'ai trouvé là-bas des camarades que le pessimisme n'effleure même pas ; tous m'ont dit leur foi ardente quant à l'issue de cette sanglante bataille qui leur fut imposée par le fascisme international.

— Nous l'emporterons, les fascistes espagnols seront écartés, mais aidez-nous ! Envoyez-nous des armes, des munitions pour que nous en finissions au plus vite et que notre triomphe ne soit pas trop chèrement payé.

Un peu de colère et beaucoup d'amertume se glissaient dans leurs propos.

— Votre gouvernement ne fait pas pour nous ce qu'il faut, mais les ouvriers français accomplissent-ils leur devoir envers nous ? Qu'attendent ceux des arsenaux, des poudreries, des usines d'aviation pour se rendre maîtres de leur production et nous l'expédier par les soins du prolétariat des transports ? Le peuple espagnol, qui se fait tuer pour la liberté de tous les peuples, ne recevra-t-il pas bientôt du peuple français des marques de véritable solidarité ?

La question est posée comme il se doit ; il faut y répondre catégoriquement. Pas de faux-fuyants surtout. Il s'agit simplement de savoir si les ouvriers français vont enfin mettre la légalité en vacances pour se porter véritablement au secours de la révolution espagnole.

Voilà, oui, ce que les camarades d'Espagne ont hâte de connaître.

Nous allons donc nous attacher à ce que personne n'échappe à ses responsabilités. Et c'est bien un peu le but du grand meeting du 6 décembre que de vouloir que les partis politiques et les syndicats se prononcent là-dessus une fois pour toutes.

Des armes ! des munitions pour l'Espagne ouvrière ! doit cesser d'être un vœu clamé avec plus ou moins de chaleur.

Des armes, des munitions doivent passer en Espagne antifasciste en accord avec le gouvernement de Front populaire, qui lèvera le blocus, ou malgré lui et en dépit du blocus.

Louis LECOIN,  
du Secrétariat du Comité pour l'Espagne libre.

En 2<sup>e</sup> page :

Après l'assassinat d'Edgar André par Maurice Dautreau

En 3<sup>e</sup> page :

Informations d'Espagne

En 4<sup>e</sup> page :

La révolution espagnole et l'impérialisme

par Jean Bernier

Coup de poing sur la table

par Lashortes



## BULLETIN D'ABONNEMENT

FRANCE

22 Nos .. 22 fr.

26 Nos .. 11 fr.

cneque postal : N. Fauquier, Paris 504-03

9, rue de Bondy (109)

ETRANGER

22 Nos .. 30 fr.

26 Nos .. 15 fr.

au

"LIBERTAIRE"

Je soussigné déclare souscrire un abonnement de .....  
à partir du ..... pour la somme de .....  
dont je vous envoie le montant.

SIGNATURE :

Nom : ..... le ..... 193 ..

Ville : ..... Adresse : ..... Département : .....

## Notes et Glanes

La nouvelle me paraissait invraisemblable. Mais je n'ai eu connaissance d'aucun démenti. Le 11 novembre, aux Champs-Élysées, Rivollet, Vaillant-Couturier et Héricourt (de l'Action Française), ont défilé bras dessus, bras dessous. Et l'œuvre trouve que « ça s'appelle la France ». Non ! ça s'appelle de l'union sacrée, ça s'appelle de la préparation morale à la prochaine guerre. Laissons-nous faire ?

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que cette union symbolique s'est faite sous le patronage du Gouvernement de front populaire, le ministre des Pensions défilant avec ces sinistres cabotins. Allons, Messieurs, un peu de pudeur, et ne salissez plus, en le prononçant, ce mot qui nous est cher pour tous les espoirs qu'il porte en lui : DÉSARMEMENT !

La Rocque a dit : « Là où le peuple le voudra, nous aurons des candidats... » Triple C, se dégonflerait-il, qui sollicite d'abord la permission du peuple avant de lui présenter ses candidats ? Ou, n'est-ce qu'hypocrisie ? Et quand le peuple sera-t-il majeur, pour se passer de « candidats » ?

Pour une fois, je regrette de choisir mes relations et de ne pas fréquenter n'importe qui. Que j'aurais voulu être à la Chambre vendredi dernier, pour assister au règlement de comptes de nos voyous députés. J'aurais pourtant eu une déception : il n'y eût aucun client pour les Pompes Funèbres. Le « chiqué » serait-il donc admis, dans le « milieu » ?

Le 12, à la Commission de l'Armée de la Chambre, Gittou a quasi tiré au bourreau la classe ouvrière organisée, en disant « qu'elle ne méconnaissait pas son rôle dans une période où l'hitlérisme menace d'attaquer la France » et que « par l'intermédiaire de ses syndicats, elle peut apporter une aide puissante, comme les grandes organisations économiques du pays ». Il y a progrès. En 1914, on avait attendu l'ordre de mobilisation pour le faire. Maintenant, on s'y prend à l'avance. Mais, si l'on demandait à la C.G.T. de rééditer le « Manuel du Soldat... »

Non seulement Franco est le plus abject des soudards assassins, mais c'est aussi un rude couillon. Il était pourtant bien conseillé. Un nommé « G. S. » dans Le Journal du 13 lui a fait la leçon en lui recommandant, pour prendre Madrid, « d'adopter les solutions versaillaises de la prise de Berlin en 1871 » et de ne pas bombarder la ville afin de ne pas accumuler les démolitions, c'est-à-dire jeter des obstacles sur son propre chemin et faire ainsi le jeu du défenseur.

Le fasciste Saint-Brice, qui s'écrit à Gringoire et au Journal estime, dans un article intitulé « Les Anglais sont résolus à imposer la paix par la force », que l'opinion britannique en face du réarmement outrancier de son pays, « trouve que ses dirigeants n'en font pas encore assez ». Preuve péremptoire qu'il y a des imbéciles partout... Et Saint-Brice de conclure : « Cette fois, le lion est bien réveillé et l'Europe peut commencer à respirer ». Oui, à respirer les gaz et l'odeur des charniers.

HENRI GUERIN.

GROUPE D'IVRY  
Grand meeting  
avec projection de films sur :  
LES EVENEMENTS D'ESPAGNE

Au Casino de la Mairie

Mercredi 25 novembre, à 20 h. 30

Orateurs : PATORNI, de la « P. H. » ;

CARPENTIER, RIDEL et FREMONT, de

l'U.A., et WEITZ, des J.S.R.

(Entrée : 2 fr. et 1 fr. pour les chômeurs).

## POEME DELIQUESCENT..

...pour ceux qu'ont pas de charrie...

(A notre camarade René Ruquet)

I  
Si j'étais laboureur, aux champs,  
Je pourrais, de l'aube au couchant,  
Lancer mes espoirs dans l'espace —  
Le trou du cul au vent qui passe —  
Pour les petits, les miséreux,  
Pour les rêveurs au ventre creux.  
Les croissants pousseront en masse.

REFRAIN

Laboureur, laboureur, laboureur,  
Ton malheur un jour finira, } bis  
Hourra !

II  
Si j'étais laboureur des mers,  
Dans les sillons des flots amers,  
Je voguerais vers l'Aventure —  
Le trou du cul dans la mâture —  
Au lieu d'embêter les requins,  
Je dévorerais des bouquins :  
On devient grand par la lecture.

(Au refrain.)

III  
Si j'étais laboureur des cieux,  
Dans un grand rêve audacieux,  
Je m'en irais à tire-d'aile —  
Le trou du cul à la jumelle —  
Recherchant un monde inconnu  
Pour vivre heureux, libre et tout nu,  
Loin de ma muse, la chamelle !

(Au refrain.)

IV  
Le bonheur est bien décevant.  
A toujours labourer du vent,  
Au cours d'une vie harassée,  
Ma rancune s'est amassée.  
Pourtant, je ne veux pas, un jour,  
A Sainte-Anne faire un séjour —  
Le trou du cul dans l'eau glacée.

(Au refrain.)

ENVOI  
Tes pauvres vers de mirliton  
Seraient peut-être, à Charenton,  
Plus indiqués qu'au « Libéraire ».  
Enfin, si tu ne peux te taire,  
Efforce-toi d'être émotif :  
Ici, nous n'avons pas motif  
A nous taper le cul par terre.

(Au refrain.)

Maurice BOYER.

Après l'assassinat  
d'Edgar André

Quinze mille personnes appartenant au parti communiste et à des organisations similaires ont assisté à un meeting de protestation contre l'assassinat d'Edgar André.

C'est de toutes nos forces que nous aussi protestons et accusons les régimes de dictature qui chaque jour allongent la liste de leurs crimes. Et nous avons le droit, nous, défenseurs de liberté, de dénoncer cette horrible répression.

Nous en avons le droit et, cela va peut-être choquer les communistes et toutes ces associations d'intellectuels et autres maisons de culture qui gravitent autour de l'aube moscovitaire et opinent du bonnet dès que le maître a parlé, nous avons seuls le droit de protester contre l'exécution d'Edgar André.

Car enfin qu'était Edgar André ? C'était, dans un ordre social qui s'impose par la force, qui règne par l'absolutisme, sous la puissance occulte d'une police qui est un organisme omnipotent, un révolté qui fit tout pour renverser le régime. Il lutta de toutes ses forces contre le maître. Il était gênant pour ce dernier. Aussi la police, gardienne de l'ordre établi, entra-t-elle en action. Emprisonnement, faux témoignage, jugement sommaire, exécution. Inconvénients de la dictature.

Nous qui sommes ennemis de tout gouvernement, nous qui estimons que l'Etat est un instrument d'oppression et d'excès, nous avons le droit de protester contre l'iniquité qu'est l'exécution d'Edgar André.

Mais vous, les communistes qui, il y a quelque temps, approuvèrent l'exécution de Zinoviev et ses amis, vous n'avez pas le droit de réclamer et de traiter Hitler d'assassin. Zinoviev était exactement vis-à-vis de Staline ce qu'était Edgar André à l'égard de Hitler. A cette différence près, toutefois, qu'à Berlin il n'y eut qu'un mort, alors qu'à Moscou il y en eut seize.

Mais à part cela, même procédure. La police qui s'appelle ici Gestapo se nomme là Guepou, invente un complot, emprisonne les accusés, produit les faux témoignages. Le tribunal dévoué ici à Hitler et là à Staline condamne et le bourreau exécute.

Edgar André, dites-vous, est innocent du crime dont on l'accuse, et vous contestez la bonne foi des juges. D'accord.

Mais Zinoviev, Kamenev et autres, qui étaient en prison quand eut lieu l'attentat contre Khroustchev, sont également victimes d'un jugement scandaleux. Pourtant vous l'approuvez.

Ce que vous méprisez d'un côté, vous l'admirez de l'autre. Vous, fascistes rouges, vous accusez les fascistes blancs. Votre querelle ne nous intéresse pas, car nous nous mettons dans le même sac.

Et nous estimons avec raison que vous n'êtes pas qualifiés pour stigmatiser Hitler, puisque Staline, votre maître, n'a rien à lui envier.

Oh ! je sais bien ce qu'on objectera. En Russie, c'est la volonté du peuple qui gouverne, c'est la révolution qui se défend, etc... A d'autres ! L'U.R.S.S. est un des pays les plus militaristes du monde. On y vit sous un régime de terreur où la délation et le jugement sommaire sont à l'honneur. Car il est impossible qu'un gouvernement autoritaire gouverne sans le secours de la basse police, des bagnes et de la fusillade. Blanche ou rouge, toute dictature est ignoble.

Voilà ce que chaque ouvrier momentanément abusé par les discours démagogiques doit comprendre et dégarer de ces drames. Un peu de bon sens y suffit. Et lorsque les travailleurs se rendront compte qu'on les entraîne à la guerre contre un fascisme en leur en promettant un autre,

lorsqu'ils auront compris que l'autorité est une source d'iniquités surtout quand elle est absolue, que la dictature est par destination une ignominie, quelle que soit sa couleur, ils planteront là avec leurs beaux discours les fourbes de toute essence qui versent des larmes de crocodiles sur un des leurs exécuté par un tyran, alors qu'hier ils justifiaient un autre tyran assassinant à pleine charrette.

Où l'on est partisan d'un Etat fort et on en accepte les aléas, ou, comme nous, on en est ennemi et on les condamne tous sans distinction. Mais aucun homme sensé et logique ne peut approuver chez l'un ce qu'il réprouve chez l'autre. A moins qu'il ne soit un infâme jésuite. Epithète qui, agrémente du qualificatif « rouge », fut déjà décernée aux chefs communistes et que, étant donné son opportunité, nous leur conserverons. MAURICE DOUTREAU.

LE CINEMA

## La guerre des gosses

Les habitants de Longevernes font pousser des choux, ceux de Velrans cultivent la vigne. Aussi les maraichers déplorent-ils la sécheresse, alors que les vignerons la souhaitent. Les curés de ces paroisses décident de faire une procession propitiatoire pour que s'accomplissent les vœux de leurs ouailles, croient que leur Dieu peut faire la pluie ou le beau temps. Mais un malencontreux hasard veut que les deux cortèges partis simultanément de leurs villages qui sont voisins se rencontrent près de la chapelle, but de la procession. Aussi les invocations et les prières convergent au même endroit pour des objets opposés se transformant-elles en injures. Une bagarre sévère s'ensuit entre habitants de Longevernes et de Velrans. Cela se passait au XIII<sup>e</sup> siècle... et malgré plus d'un demi-millénaire écoulé un antagonisme vivace subsiste entre les deux communes.

Il se manifeste à nouveau à l'occasion d'un mot adressé par un gosse de Velrans à un gosse de Longevernes. Ce mot n'a aucun sens et nul ne le comprend, mais puisqu'il est parti de l'autre village ce ne peut être qu'une injure et il convient de venger l'honneur communal ainsi outragé. Et, dit le chef des gosses de Longevernes « puisque je suis général il faut bien qu'il y ait une guerre ». Et les petits d'hommes se flanqueront des raclées impitoyables. L'un d'eux s'écrit de tant de violences « Ben quoi, répond un autre, on est des héros ! » Les coups pleuvent sur l'un et l'autre camp ; on arrache aux prisonniers les boutons de leurs vêtements, afin de constituer des trophées de guerre et d'émouvoir l'adversaire. Tant et si bien que le maire de Longevernes et l'instituteur s'inquiètent de ces meurtres de jeunes Sioux en quête de scalp. Avec l'institutrice de Velrans ils mettent tout en œuvre pour faire cesser les batailles et éteindre les haines. Ils réussissent, non sans peine et après bien des chocs en retour, à éveiller des sentiments humains chez ces gosses.

L'amitié tresse ses liens invisibles et pour compléter l'œuvre de réconciliation entre les deux villages, ennemis un banquet et un bal champêtre réuniront en des agapes et en des sauteries fraternelles les antagonistes de la veille. La dégustation des choux de Longevernes arrosée du vin de Velrans sera la consécration d'une paix définitive. Mais à la fin du banquet, après les allocutions amicales, un petit nuage enfle son ventre dodu sur le plat horizon. L'orage est proche... La pluie va tomber. Tant mieux pour les choux, ils sont secs, dit Longevernes. Quel malheur ; nos vignes ont déjà trop d'eau... dit Velrans. Les souhaits se heurtent aux doléances, les mots deviennent plus vifs... et les poings s'abattent sur les nez et les mâchoires. La bataille devient générale entre ceux que les meilleurs sentiments animalient quelques instants auparavant. Et tout cela pour une goutte d'eau qui n'est même pas tombée ! Seuls les gosses ne participent pas à la mêlée. La sensibilité et la raison leur ont fait comprendre l'inanité et la laideur de la guerre.

A. M.

Notre tournée  
de propagande  
avec projections

Nous nous excusons auprès des camarades nous ayant écrit à ce sujet. Dame Censure est longue, très longue, avant d'accorder son visa. Pour l'avoir ce n'est plus qu'une question de jours. Peut-être même nous sera-t-il accordé quand ce numéro sera mis en vente. En tout cas, dès que nous l'aurons, la tournée se mettra en route. Nos camarades Huart et Ridel sont prêts ; les films et leurs commentaires aussi.

Nous rappelons que la tournée est organisée entièrement aux frais de l'Union Anarchiste, les bénéfices devant aller intégralement aux milices antifascistes.

Prière aux retardataires, surtout à ceux de la région Nord, de se dépêcher de nous écrire en nous indiquant les jours où ils peuvent organiser une séance, en nous précisant le nombre de places de la salle, qui devra être équipée pour la projection des films.

GROUPE D'ETUDES SOCIALES  
DE NANTERRE

Mercredi 25 novembre, à 20 h. 30

Salle du Cosmos, 13, rue de la Mairie  
GRANDE CONFERENCE PUBLIQUE :

« Les crimes des Conseils de guerre »

sujet traité par Roger Monclin, de la

« Patrie Humaine »

« La guerre future », par Aurèle Patorni

de la « Patrie Humaine »

Participation aux frais : 2 fr. — Chômeurs : 1 fr.



## Propos d'un Paria

Les nécessités de la mise en pages sont responsables de la suppression dans un écho paru dans le dernier numéro et ayant trait à un referendum de l'Œuvre, d'un alinéa où il était dit à peu près ceci :

« L'antimilitarisme que professaient autrefois les révolutionnaires semble, aujourd'hui, bien démodé. »

Et cette phrase donnait un sens à la conclusion que : « la seulement est le salut de l'humanité ».

Evidemment, qui dit antimilitarisme, dit antipatriotisme.

Du moment que l'on se reconnaît une patrie, même soi-disant socialiste ou socialiste, on approuve du même coup et l'on se doit de collaborer dans la mesure de ses moyens à la défense de cette patrie.

Toute patrie est dans l'obligation d'avoir une armée puissante, plus nombreuse et mieux équipée que celle du voisin.

D'où la course incessante aux armements, le service militaire obligatoire et de plus en plus long, tout cela se traduisant par des impôts de plus en plus lourds, pour finir par la catastrophe inéluctable, l'utilisation de toutes ces armes par tous ces hommes.

Ce que je formule là, l'a déjà été tellement de fois, et en des termes autrement choisis qu'on éprouve comme une sorte de malaise à se sentir obligé de le répéter à nouveau.

Mais tout nous incite à le faire.

Avez-vous vu ce que les cinémas présentent aux actualités ?

Ce ne sont, dans tous les pays que parades guerrières, drapeaux innombrables et foules saluant.

La dernière manifestation commémorative de l'armistice, à l'Arc de Triomphe est particulièrement réussie.

Et ces enfants applaudissant de toute leur ardeur juvénile le passage des tanks et autres instruments de meurtre donne une idée de cet instinct que l'on ne songe pas à réfréner.

Au contraire !

Tous ces petits d'hommes que l'on a fait défilé devant les stèles portant, au-dessous, des noms de charniers célèbres, le nombre des victimes qui y furent massacrées seront appelés, eux aussi, à « mourir pour la patrie »... et la civilisation.

Pour les préparer à ce glorieux trépas des gens qui ne craignent pas de s'intituler « communistes » réclament du Parlement une loi rendant obligatoire la préparation militaire.

Et ces mêmes fantoches maléfiques rêvent également de faire participer les syndicats ouvriers à la défense nationale.

Dix-huit ans après la fin de la grande boucherie qui, suivant les préceptes d'hier... et d'aujourd'hui, devait tuer le militarisme, nous assistons à une telle folie de patriotisme, à de tels préparatifs guerriers que l'on est bien excusable de se demander si l'homme n'est pas, comme un pauvre bétail, irrémédiablement marqué pour l'abattoir et si l'il n'est pas, déjà, trop tard pour réagir.

Des camarades tentent, pourtant, de dresser contre le fléau qui vient, la digue des consciences libres.

Il convient de les aider et surtout de dénoncer inlassablement au peuple qu'ils flagorment les mauvais bergers, aussi faux patriotes aujourd'hui, qu'ils étaient faux révolutionnaires hier, mais qui mettent leur habileté démagogique au service des œuvres de mort.

Nous ne voulons pas créer pour les industriels ni pour les politiciens. — Pierre Mualdès.

## PENDANT QUE MADRID BRULE...



Le numéro de mardi du journal La Croix, journal officiel des jésuites et des sacristies, comme chacun sait, nous est tombé par hasard entre les mains. Au moment où la capitale de l'Espagne est en passe d'être réduite en cendres par les nationalistes, et où, par centaines, sont abattus dans les rues les Madrilènes inoffensifs, La Croix ose parler des « atrocités » des « rouges » auxquelles elle consacre un reportage d'un père jésuite : don Juan Martinez.

## MEMOIRE DEFAILLANTE



On pense bien que nous ne nous attarderions pas à relever les insanités de La Croix, si cet article ne contenait des affirmations dans le genre de celle-ci :

« La hiérarchie catholique ne s'est jamais immiscée dans la politique de l'Espagne », et encore : « L'Eglise n'a jamais poussé à l'emploi de la violence. »

Cependant, nous croyons nous souvenir qu'un certain Francisco Ferrer a bien été exécuté sur l'ordre des jésuites.

C'est bien aussi un nommé Soldevilla, archevêque de Saragosse, qui entretint au su de tout le monde les fameuses « syndicats libres », association de tueurs.

Quant aux innombrables curés qui ont pris la tête de la résistance fasciste au 19 juillet — la presse bourgeoise elle-même a publié des

documents photographiques que nous n'avons pas oubliés — et transformé leurs églises en forteresses, c'était sans doute aussi au nom du précepte divin de la non-violence et de la non-résistance au mal...

## PROTEGEONS L'ENFANCE



Pour faire plus riche et plus « nature » dans la célébration du 11 novembre, le Gouvernement de Front Populaire à direction socialiste, n'a rien trouvé de mieux, cette année,

que d'installer à l'Arc de Triomphe un faux cimetière du front, avec croix de faux-vrai bois, tombes alignées, confort moderne et tout et tout.

Et, devant ce patriotisme simulacre — tout un programme, en somme — le gouvernement de Front populaire à direction socialiste a — grande innovation ! — fait défilé les enfants des écoles.

Et l'on dit que la France, seule en Europe, ne fait rien pour la jeunesse !

## UN PAUVRE TYPE



Tout, dans cette affaire Salengro, avait été répugnant. L'accusation, cette engeance de Gringoire et leur patriotisme de police et de pissotière.

La défense : ce socialiste acharné — lui et tout son parti — à démontrer qu'il avait bien trahi le socialisme, servi l'impérialisme, bouffé du boche.

Les juges : ces politiciens Front national et Front populaire, qui n'arrêtaient de se creper le chignon et de se baver dessus que... pour chanter la même Marseillaise.

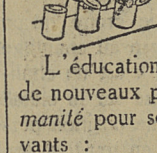
Le public enfin : ces commères aux sangs retournés par des histoires de pipelette.

Le point final : un suicide de minuit éclairé le tout d'un jour lamentable.

L'affaire Salengro, ce fut le duel de l'infamie et de l'inconscience.

Infamie des aboyeurs tricolores. Inconscience de l'autre, du « rouge » (sic), de ce pauvre type de Salengro, qui s'époumonait à clamer son reniement du socialisme et qui, se tua parce que les bourgeois faisaient mine de ne pas le croire.

## CE QU'IL FAUT SAVOIR



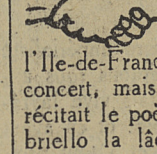
L'Humanité, journal de la classe ouvrière à ce qu'il paraît, consacre dans sa rubrique « Chasse et Pêche » un article au setter anglais, le plus luxueux des chiens de chasse.

L'éducation des ouvriers posant chaque jour de nouveaux problèmes, nous proposons à l'Humanité pour ses prochains articles les sujets suivants :

Comment choisir vos rubis. — La femme élégante doit-elle monter en amazone ou en cavalière. — L'aménagement d'un yacht de plaisance. — L'entretien des revers de smoking. — La conduite de la 16 cylindres en V-« Cadillac », etc.

Qu'en pense le terrassier en chômage ?

## LA CENSURE DU MACHINISTE

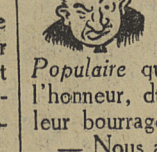


Notre bonne camarade Renée Dastang que nous avons applaudie à la dernière fête du Libéraire faisait son tour de chant à la « Fauvette ».

Dimanche, le poste de l'Île-de-France retransmit le programme de ce concert, mais au moment où Renée Dastang récitait le poème qu'inspirèrent à notre ami Gabiello la lacheté et la bassesse des touristes assistant en spectateurs à la bataille d'Irun, le speaker intervint et, couvrant la voix de l'interprète, raconta deux ou trois histoires, d'ailleurs ineptes.

Ceci prouve que le Front Populaire qui promet au peuple un monde magnifique n'est même pas capable de réduire au silence quelques aboyeurs trop partiaux.

## AU « POPU » LE COQUETIER



Bien que l'Humanité ait fait de son mieux, le 12 novembre, pour surpasser, dans le ton pieusement national, l'Echo de Paris et le Jour, c'est incontestablement au Populaire que revient le coquetier tricolore l'honneur, dû en cette grande occasion au meilleur bourrage de crâne.

Nous avons fait quatre ans la guerre pour sauver la République...

Telle est, en effet, l'affirmation, plutôt inattendue, que le quotidien « socialiste » faisait figurer à sa première page, le lendemain de la « fête de la Victoire », dans la légende d'un dessin de Fusier représentant les anciens combattants Front Populaire causant avec des Croix de Feu.

Tiens, tiens, tiens ! C'était donc pour défendre la République.

Ces bons marchands de canons, tout de même, voici que le « Popu » leur rend enfin justice.

Les romanichels.



## NOUS LES AURONS

Voici quatre mois que le prolétariat espagnol est en armes contre le fascisme. Nous rappelons, en ce moment, les grandes journées d'angoisse vécues en France lors des premiers mois de la guerre Européenne. Nous rappelons aussi les défilés dans les rues des « poilus » qui, au cri de à Berlin et on les aura, partaient en croyant qu'ils allaient lutter pour la dernière des dernières, et pour conquérir la liberté.

Quand nous établissons cette comparaison, ce n'est que pour démontrer l'enthousiasme qui trouve toujours écho dans les poitrines des travailleurs quand ils sont convaincus de lutter pour la cause de la liberté.

En Espagne, la lutte n'est pas une lutte d'intérêts capitalistes, c'est la vraie guerre sociale, c'est la lutte pour la liberté et il faut admirer l'union fraternelle qui s'est établie lors du soulèvement militaire dans la rue. Tous les producteurs, tous les opprimés, emportés tous par l'espoir de vaincre leurs ennemis de classe, se ruèrent aux armes et par leur courage et leur abnégation, purent prendre des mains des militaires factieux les armes dont ils se servent aujourd'hui pour conquérir la liberté.

Avec un élan admirable, ils poursuivent leur chemin victorieux en prenant à l'ennemi une tranchée et une autre tranchée. Mais ce n'est pas tout de combattre l'ennemi, militairement, il faut aussi établir les défenses de la révolution dans les usines, aux champs et dans les mines. Tous les centres de production sont aux mains des ouvriers, de partout leurs idées s'épanouissent et bientôt nous pourrions contempler les bénéfices de cette grande révolution unique dans l'histoire.

Proletaires français, les producteurs espagnols ont encore du chemin à parcourir pour arriver jusqu'au bout de leur destinée, car l'objectif final de cette lutte n'est autre qu'instaurer en Espagne les principes d'une société libre. Le socialisme prolétarien espagnol, quoique mêlé dans la fournaise de la guerre fasciste, est de faire parvenir aux autres frères des nations opprimées, l'air de la liberté qu'il est en train de conquérir ponce à ponce sur le territoire espagnol.

Soyez convaincus, camarades français, que le prolétariat espagnol saura être reconnaissant de tous les efforts, de tous les sacrifices dont vous faites preuve pour l'aider dans cette lutte à mort contre le fascisme. Les travailleurs espagnols ont besoin de votre solidarité, n'hésitez pas de nous la manifester sans cesse; songez que la bataille que nous soutenons est la bataille que vous, prolétaires français, vous serez obligés de soutenir un jour contre ceux qui vous exploitent et vous tyrannisent.

L'histoire du prolétariat espagnol est toute une histoire de luttes et de sacrifices. Il ne faut pas oublier que l'Espagne était le coin d'Europe le plus réactionnaire et complètement soumis à la force de la papauté mais l'Espagne ouvrière se débarrasse en ce moment du joug imposé par les fauves de la religion chrétienne.

BERNARD PAU.

**Note de la Rédaction.** — Le camarade Bernard Pau, qui rédige le Bulletin d'Information de la C.N.T., F.A.I., nous a promis une collaboration régulière. Chaque semaine, il dira dans le « Libertaire » les gros faits qui se seront déroulés en Espagne, les événements militaires, à part bien entendu. Nous ne remercierons jamais trop Bernard Pau du concours précieux qu'il va nous apporter.

## SUR LA MORT D'UNE CAMARADE

Le « Libertaire » a annoncé la semaine dernière la mort de la camarade Georgette, ancienne compagne de Forlin et vendeuse habituelle de la « Revue Anarchiste ».

La nouvelle était déjà confirmée par de nombreux miliciens et par Durruti lui-même mais nous attendions une confirmation officielle qui vient d'être fournie par la « Sanidad de Guerra » dans tous les quotidiens espagnols.

D'après ces informations Georgette — qui appartenait au Groupe International de la Colonne Durruti — a été fusillée, avec trois autres femmes dont nous ignorons actuellement les noms, le 17 octobre, par les fascistes, après une longue lutte à Penediguera (littoral dans laquelle périrent Berthoneux, Boudoux, Giral et bien d'autres).

Signalons que, sur ces quatre femmes fusillées Georgette et une camarade allemande du P.O.U.M. (Trude, croyons-nous) étaient infirmières en première ligne.

Aucun commentaire n'est à ajouter à cet acte de barbarie fasciste.

Nous remercions plus tard de la petite Georgette mais tous les camarades se souviennent de celle qui, dès l'âge de 15 ans fréquentait les milieux anarchistes, notamment le « Libertaire » quotidien, l'« Insurgé », l'« En-dehors », puis, enfin, la « Revue Anarchiste ».

Elle était également connue sous le nom de Mimosa dans les fêtes anarchistes où elle prêtait son concours.

« Les Amis de la Revue Anarchiste de Barcelone ».

## REPORTAGE OBJECTIF

## Ce que nous avons vu en Espagne

II

Le présent, dont nous aurons à parler assez longuement est, cela se conçoit, lié au passé. Les faits d'aujourd'hui se rattachent étroitement à ceux d'hier. Il ne sera donc pas inutile que, par un retour en arrière de quelques mois, nous nous situons, pour quelques instants, au 18 juillet, c'est-à-dire à la veille du coup fasciste.

L'étude attentive du fascisme — et Daniel Guérin vient, dans un livre vraiment remarquable : *Fascisme et grand capital*, de nous fournir, sur ce sujet, les plus salutaires enseignements — l'étude du fascisme nous révèle que « le mode d'emploi des bandes stippées par le grand capitalisme, varie peu d'un pays à l'autre, que leur tactique est, au fond, la même : militaire et offensive; le fascisme oppose des « minorités audacieuses » à la puissance du nombre, des formations disciplinées et armées à des foules ouvrières amorphes et généralement sans armes ». (Daniel Guérin, ouvrage cité.)

Eh bien ! la situation, en Espagne, n'était guère différente de celle qu'elle fut, tout à tour, en Italie et en Allemagne, sauf — et ceci est d'importance — sauf que si les masses ouvrières étaient sans armes, elles n'étaient point, du moins dans leur majorité, amorphes, c'est-à-dire sans foi révolutionnaire. Les militants les plus actifs, les plus agissants de la C.N.T. et de la F.A.I., savaient pertinemment, et depuis des mois, qu'un complot fasciste se tramait. En son Congrès annuel tenu, en mai, à Saragosse, la grande organisation syndicale avait dénoncé le péril, averti du danger les Pouvoirs publics lesquels, fait étrange et difficilement explicable, semblaient s'insoucier de la grave menace qui pesait sur le Gouvernement de Front populaire...

On savait que les officiers, en particulier ceux des grades les plus élevés, étaient mécontents, irrités des mesures que le Gouvernement issu des élections de février avait prises ou se proposait de prendre et qui étaient franchement de nature à porter atteinte aux droits ainsi qu'aux privilèges des gros propriétaires terriens et de l'Eglise. Et nul, non plus, n'ignorait que, précisément, les chefs de l'armée appartenaient, presque en totalité, à l'aristocratie catholique ou à ses alliés.

Le moment est venu où deux forces vont se heurter : d'un côté, la caste cléricalo-militaire : prêtres et moines qui, pour la plus

anti-chrétienne des causes, vont subitement se muer en soudards assassins; officiers, en général de formation cléricale, commandant à des troupes composées, en grande partie, de fils de travailleurs mais qui sont quelque peu inconscients du mal qu'on se prépare à leur faire accomplir et qui, en tout cas, ne sauront que plus tard ce qu'en réalité on attendait d'eux; de l'autre côté, des masses ouvrières qui, par bonheur et contrairement à ce qui hélas ! s'était produit en Italie et en Allemagne, avaient, dans une imposante minorité, grâce à un passé déjà long d'incessantes révoltes, de fréquents coups de main, d'audacieuses initiatives; inaccoutumées, au surplus, des « mots d'ordre » venant des chefs toujours plus soucieux de leur propre quiétude que d'action révolutionnaire, avaient — disons-nous — contracté des habitudes de rude combativité, d'ardente lutte sociale ! Mais hélas ! si tous ces hommes, si tous ces héros étaient farouchement résolus à ne point laisser passer la Bête, ils n'avaient à lui opposer, avec la plus pure, la plus noble des fois, que des poitrines nues et des bras sans armes !...

Les meilleurs de nos amis, ceux qui, dès les premières heures du combat, occupèrent les postes les plus périlleux et qui, par l'impétuosité autant que par le dévouement dont ils n'ont cessé, un seul instant, de faire preuve, ont conquis l'estime entière de leurs frères de lutte, les meilleurs de nos amis, les Santillan, les Garcia Oliver, les Herrera, les Vasquez et tous ces vaillants jeunes hommes de la F.A.I., et cette femme admirable, incomparable qu'est Frédérique Montseny, qui nous a narré la palpitante tragédie qui se déroula, dans la nuit du 18 au 19 juillet, alors que déjà le fasciste était dans la rue, nuit durant laquelle les Bourses du Travail, toutes les salles de réunions étaient pleines de militants se préparant, eux aussi, à la lutte qu'ils pressentaient imminente, mais allant fiévreusement, angoissés, à la recherche de pistolets, de fusils qu'un Gouvernement, toujours inconscient de la catastrophe qui allait s'abattre sur tous, ne se résignait qu'avec peine et d'une façon bien parcimonieuse à leur accorder !

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les multiples phases — toutes profondément émouvantes — d'une bataille que beaucoup connaissent et qui, en dépit de la disproportion des forces qui s'affrontaient, devait aboutir — nous ne voulons pas parler ici que de

Barcelone et de la Catalogne — devait aboutir, grâce à l'indomptable énergie, au sublime esprit de sacrifice de militants tels que notre cher Ascaso, à l'irréductible défaite du fascisme assassin !

\*\*

Le fascisme est défait mais non totalement vaincu ! Disons, pour être précis, que nos amis de la Catalogne l'ont maté et chassé de leur province aux portes de laquelle il continue, d'ailleurs, à se montrer dangereusement agressif. Mais qu'il renonce à son rêve exécrable de domination ! Le mauvais coup qu'il avait si habilement préparé a lamentablement échoué et ses chefs, à l'exception, bien entendu, de ceux qui furent, séance tenante, « mis à la raison », n'ont plus, des capitales fascistes où ils se sont lâchement enfuis sans demander leur reste et en abandonnant, plus lâchement encore, leurs troupes désemparées, leurs chefs n'ont plus que la ressource de pleurer leur infortune et de maudire les indomptables Catalans qu'ils s'étaient flattés, un peu trop vite, de domestiquer !

Cette première partie de la besogne accomplie, les travailleurs, puissamment et solidairement groupés dans leurs organisations syndicales, vont pouvoir s'atteler à leur tâche d'édification...

Le moment est donc venu pour nous de parler des réalisations de nos amis de la Catalogne, de reproduire, pour nos lecteurs, en nous efforçant d'être aussi concret et aussi évocateur que possible, ce dont le spectacle nous a été offert durant notre trop court séjour chez eux... sans oublier le mot d'affectueuse gratitude que nous devons à notre si aimable interprète : Antoine Prats qui, uniquement préoccupé de nous être utile, en toutes choses, ne nous a ménagé ni son temps, ni sa peine.

Ces réalisations s'appliquent à cinq domaines différents, domaines essentiels, fondamentaux, où, chaque jour, s'accomplissent les multiples tâches que variées manifestations de la vie de tout un peuple. Ces cinq domaines, les voici :

- 1° Domaine économique : a) industriel ; b) agricole ; c) de la répartition ;
- 2° Domaine scolaire ;
- 3° Domaine judiciaire (tribunaux, prisons) ;
- 4° Domaine religieux ;
- 5° Domaine de la Santé publique.

(A suivre.)

A. BLICQ.

## CHRONIQUE D'ESPAGNE

Après quatre mois de luttes héroïques, la guerre sociale se déroule avec les meilleurs avantages pour les combattants de la liberté

La lutte qui est en cours actuellement a été soutenue par les miliciens avec une fermeté inébranlable. Bien que l'ennemi ait ces jours derniers concentré dans le secteur du centre tous ses effectifs et toutes ses forces disponibles en vue d'assiéger Madrid, il a été jusqu'ici tenu en échec. C'est que, pour les fascistes, la prise de la capitale de l'Espagne représenterait un avantage considérable par les effets qu'ils en escomptent sur le plan de la diplomatie internationale.

Maintenant, le nouveau gouvernement est à Valence, la cité du dynamisme révolutionnaire. C'est d'ici que les opérations sont dirigées avec intelligence.

Notre position sur les différents fronts est maintenant très avantageuse. En dehors du centre où, comme je l'ai dit, il a concentré d'énormes moyens d'attaque, partout ailleurs, l'ennemi n'a pas progressé.

Cette semaine passée, nous avons obtenu différents succès sur le front du Sud. Dans la région d'Ardales, une intelligente opération de nos colonnes a causé plus de quarante victimes à l'ennemi dans une seule attaque, qui a obligé par ailleurs le reste à fuir en débandade.

Dans le secteur de Grenade, sur le front de Guadix, nos milices s'imposent de jour en jour. Grenade est assiégée par les nôtres et si l'assaut n'a pas été donné, c'est pour éviter de faire dans la population des victimes innocentes.

C'est d'ailleurs dans la même situation que nous nous trouvons devant Têrnel depuis plus de deux mois.

Les autres fronts d'Aragon poursuivent leurs opérations avec la prudence que les circonstances commandent. A Tardiente, un bataillon de Maures a, dans des récents combats, subi de lourdes pertes.

Dans les Asturies, on enregistre journellement des redditions de gardes d'assaut et de soldats qui, des rangs fascistes, passent chez nous.

Voici en résumé la synthèse de la situation de cette semaine de lutte qui, comme les précédentes, a affirmé le comportement héroïque de nos braves miliciens qui luttent avec enthousiasme comme au premier jour.

S. CANO CARRILLO.

Notre camarade S. Cano Carrillo, qui dirige à Valence la Fragua Social, le quotidien de la C. N. T. pour la région du Levant, nous a fait parvenir pour le Libertaire la chronique ci-dessus.

## Au seuil de la nouvelle Espagne (I)

## L'École nouvelle unifiée

Qu'avez-vous fait des religieuses ?

— Nous les avons délivrées. Elles sont parties là où elles désiraient aller. Puisse-elles devenir « des femmes » comme leurs sœurs ! C'est tout le mal que nous leur souhaitons.

— Ainsi soit-il !

— C'est en formulant ce vœu que nous remontons la rue.

— Notre œuvre est à peine ébauchée. Tu

peux concevoir, cependant, que nous avons fait beaucoup en peu de temps. Notre intention est de faire construire une école enfantine. L'éducation des tout petits demande un milieu approprié, parfaitement choisi, des soins particuliers. Nous avons réquisitionné le terrain où s'élèvera bientôt le chalet de nos bambins. Dans quelques semaines, lorsque tu reviendras parmi nous, j'aurai certainement l'occasion de te le faire visiter.

Nous pensons aussi aux « grands ». Quand je dis « grands » je pense « grandes » également, car nous ne cloisonnons pas les sexes. Je sais que dans les pays qui se disent civilisés et avancés, on sépare garçons et filles.

C'est une hypocrisie de plus et une grave erreur.

Certes, l'Eglise tient avec ténacité à maintenir ce système. Elle profite de l'ignorance de la femme dont elle craint l'émancipation. Elle la maintient sous la puissante tutelle du mâle, elle en fait son esclave. La famille, mon cher, la famille, bourgeoisie avec toutes ses iniquités et sa veulerie...

Nous avons projeté la construction d'une école des métiers. Elle sera l'harmonieuse continuation des autres études. Nous avons acquis le terrain, terminé les plans. Nous nous mettrons à l'œuvre bientôt.

En attendant, nous avons créé un centre d'études pour la jeunesse : La « Maison des Jeunes Libertaïres ».

Nous y voici justement.

Un parc avec de magnifiques arbres, des allées gravées découpées dans le gazon, des fleurs, deux statues de marbre blanc qui élèvent dans leur main, au bout de leur bras tendu, deux grosses ampoules opalines.

Une magnifique bâtisse couverte d'ar-

doise, à clochetons surmontés de girouettes et d'un paratonnerre.

Nous entrons. Un vestibule vitré, tendu de stores en guipure mauve qui tamisent une lumière douce et reposante, des sièges en cuir repoussé, un carrelage austère...

De jeunes filles lissent accoudées nonchalamment aux bras des fauteuils.

Puis une vaste pièce, à droite d'un long vestibule... La bibliothèque.

Elle est magnifique, comme d'ailleurs toutes les pièces du bâtiment. L'air et la lumière entrent à flots. Un jeune homme écrit penché sur une table. Il relève à peine la tête et continue son travail dans le silence.

— Et voilà notre œuvre, l'ébauche plutôt, car il reste beaucoup à faire. Nous revons grand.

Nous repassons devant le théâtre, devant le cinéma. On y jouera ce soir, le « Chemin de la Vie ». La semaine dernière on donnait le « Tunnel » en représentation.

Nous nous intéressons également à ceci. L'éducation des adultes est nécessaire actuellement. Nous sommes en pleine organisation. Le théâtre et le cinéma sont à la portée de toutes les bourses en attendant d'être gratuits. C'est vers cela que nous tendons. Nous enlevons des programmes tout ce qui empoisonne les âmes. Sais-tu qu'il reste rien peu, après le tri.

— Je ne conteste pas l'admirable effort du Comité, mon cher Porta, mais le vieil éducateur que je suis ne se contente pas d'admirer le vase qui contient la fleur. Il veut connaître le parfum de celle-ci. Il ne suffit pas de créer un milieu charmant pour l'âme enfantine. Il faut, avant tout, élever cette âme. Et si l'éducateur doit s'attacher à la santé physique de l'enfant, son autre rôle est très délicat : faire des âmes profondément humaines.

— Tu penses bien que cette question ne nous a pas échappé. C'est la plus importante d'ailleurs. Nous savons parfaitement que des palais peuvent abriter des esclaves. Nos écoles ne se transformeront pas en meules à écraser les volontés. Au contraire...

FRED DURTAÏN.

(1) Voir le Libertaire des 6 et 13 novembre.

LE MARDI 24 NOVEMBRE, A 20 H. 30,

au Théâtre de Belleville, 42, rue de Belleville

Métro : Belleville et Pyrénées. — Autobus : N. et B.F.

## GRANDE CONFERENCE

PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

par ACHILLE BLICQ ET SÉBASTIEN FAURE

SUJET TRAITE :

## EN ESPAGNE

COMPTE RENDU DU VOYAGE D'ETUDES SUR PLACE QUE NOS AMIS VIENNENT D'EFFECTUER.

EXPOSE OBJECTIF, PRECIS, VERIDIQUE DE CE QUI SE PASSE EN ESPAGNE.

Participation aux frais : trois francs. — Chômeurs : un franc cinquante. Tous les bénéfices de cette soirée iront aux Miliciens antifascistes qui, en défendant la liberté du Peuple Espagnol, défendent celle de tous les Peuples.

Nota. — Pour éviter l'encombrement aux portes, celles-ci seront ouvertes à 20 heures précises.

LE CENTRE DE RAVITAILLEMENT DES MILICES ANTIFASCISTES, 203, rue d'Alsia, Paris (14<sup>e</sup>). Téléphone : Vaugirard 08-79.



LES REALISATIONS SOCIALES EN CATALOGNE

« L'éducation des enfants demande un milieu approprié, parfaitement choisi, des soins particuliers ». C'est tout cela que nos camarades de Pineda ont commencé à réaliser dès les premiers jours de la révolution.



# Ce que veut...

## LES TACHES DE LA JEUNESSE ANARCHISTE-COMMUNISTE

I. — Obtenir de l'Etat-Major et du capitalisme français toutes les concessions possibles en maximisant les exigences ouvrières et pacifistes.

Tout ce que nous arracherons à la bourgeoisie sera une arme pour la Révolution.

II. Prévenir une fois pour toutes la bourgeoisie que son échéance de guerre coïncidera avec l'échéance révolutionnaire du prolétariat. Préparer le refus des ouvriers français par une propagation intense du défaitisme révolutionnaire. Dénoncer inlassablement la politique de guerre des impérialismes bénéficiaires du Traité de Versailles.

III. Préparer matériellement les ouvriers à la Révolution par l'armement généralisé de toute la classe ouvrière.

IV. Rendre aux Syndicats leurs objectifs de classe en dénonçant le mensonge des politiciens et des réformistes. Travailler à faire du Syndicat l'organe futur de self-government ouvrier.

V. Constituer ses groupes révolutionnaires sur les bases de la plus large démocratie ouvrière.

Entourer l'action journalière dans l'objectif général de la révolution prolétarienne. Faire de la lutte revendicative une petite part de la révolution totale. Marquer chaque jour une étape sans perdre de vue la grande étape révolutionnaire, qui dépassera d'un seul coup toutes les autres.

VI. Combattre inlassablement le chantage de la Russie soviétique. Rompre avec le principe trop souvent affirmé à travers les critiques les plus sévères de la nécessité de défendre l'impérialisme soviétique.

Réaliser une plate-forme de toute la jeunesse révolutionnaire sur ce mot d'ordre :  
Pas de défense de l'U.R.S.S. en régime stalinien.

VII. Lutter contre le mensonge des démocraties, maquillage honteux du capital. La démocratie est une dictature de classe qui nous laisse la disposition momentanée et limitée de nos forces. Le régime démocratique n'est pas une arme du prolétariat, mais une faiblesse de la bourgeoisie, qu'il faut utiliser au mieux de nos intérêts, sans perdre de

vue que l'émancipation des travailleurs sortira du renversement de celle-ci au même titre que toutes les dictatures du monde.

VIII. Préparer idéologiquement la jeunesse de ce pays à la nécessité révolutionnaire, au sens de classe qui repousse toutes les compromissions, toutes les promesses de la bourgeoisie. Connaître son ennemi pour l'abattre. Etablir entre les nécessités de souplesse dans l'action et notre foi révolutionnaire cette marge idéologique qui repousse les temporisations et écarte les trahisons.

IX. Constituer avec toutes les tendances ouvrières un Front révolutionnaire d'action qui n'implique nullement une similitude de buts et de méthodes, mais un rapprochement momentané et loyal pour des tâches déterminées.

X. Constituer enfin, avec nos buts et nos méthodes propres, l'organisation révolutionnaire anarchiste, assise sur une doctrine définie et à laquelle nous convertirons les prolétaires de ce pays par notre propagande et notre action particulières.

### En résumé :

Si une victoire sur la démocratie n'est pas une promesse de révolution, c'est du moins une arme pour la révolution.

Si tous les prolétaires ne naissent pas anarchistes, ils naissent révoltés du joug capitaliste et intéressés à sa destruction.

Seules une action vigoureuse, des méthodes précises, une doctrine humaine feront des révoltés de toujours des anarchistes de demain.

Le prolétariat parisien entendra ce soir la voix autorisée de la Jeunesse libertaire espagnole. L'effort révolutionnaire des jeunes Espagnols se poursuit en Catalogne à travers l'œuvre de construction socialiste. Dans tout le reste de l'Espagne, l'impitoyable œuvre de guerre absorbe tout l'élan de la jeunesse révolutionnaire. L'enthousiasme, la force, l'ignorance même des subtilités politiques sont des armes que la jeunesse jette dans la révolution.

La Jeunesse anarchiste communiste de France appelle le prolétariat parisien à soutenir par sa présence cette première manifestation où les délégués de la Jeunesse libertaire espagnole exposeront eux-mêmes les conquêtes sociales et la position politique de leur organisation.

Nous avons envers nos camarades espagnols un devoir de solidarité révolutionnaire. Non comme l'entendent certains en jetant dans la mêlée des forces « démocratiques » incontrôlables par le prolétariat, mais en appelant les ouvriers de ce pays à préparer leur Révolution.

La Révolution espagnole triomphante serait fatalement condamnée par l'isolement. Un appui prolétarien en Europe occidentale est indispensable au sauvetage et au développement de l'Espagne révolutionnaire.

Sans autre liaison internationale que celle d'impérialisme à socialisme, toute victoire nationale serait vaine.

Des révolutions européennes appuieront l'Espagne révolutionnaire ou l'Espagne déperira et mourra.

Préparer chez nous la Révolution est la plus haute expression de notre solidarité envers le prolétariat espagnol.

Un double mot d'ordre de solidarité immédiate envers l'Espagne et de lutte contre notre propre impérialisme doit animer notre meeting.

Le Prolétariat parisien nous soutiendra dans cet effort. Tous les jeunes seront à nos côtés à la Mutualité pour affirmer aux combattants d'Espagne leur solidarité complète, antifasciste et révolutionnaire.

J. A. C.

Au moment de mettre en pages nous apprenons que la C. N. T. a délégué notre camarade Miro pour prendre la parole à notre meeting au nom de la Régionale de Catalogne.

# ...la J. A. C.

Lorsqu'au début de l'affaire espagnole, l'Union anarchiste a pris une position de soutien actif du peuple espagnol combinée à une déclaration de méfiance envers les provocateurs de guerre impérialiste — position qui est encore sienne aujourd'hui — elle s'est acquise un mérite que n'atteindra jamais la politique à courte vue ni les attaques sectaires : le mérite d'avoir su conserver une position révolutionnaire, matérialiste et anarchiste au milieu du débordement sentimental et des combinaisons politiques.

Hors du cadre révolutionnaire, il n'était pas plus possible aux ouvriers français d'obtenir de leur gouvernement une intervention qu'il ne le fut au gouvernement de Madrid par le canal diplomatique.

Si nos camarades espagnols n'ont pas obtenu des démocraties une aide rapide et efficace, ce n'est pas que les démocraties et à plus forte raison les révolutionnaires ne leur furent pas solidaires et décidés d'aller très loin, mais c'est que les démocraties ne sont essentiellement rien d'autre qu'une couverture de l'impérialisme sous laquelle le capitaliste agit à sa guise. Et si la Révolution espagnole a été trahie par l'Angleterre et la France, c'est que ces capitalistes avaient en Espagne des intérêts antirévolutionnaires, que rien ne pouvait leur faire abandonner sinon la négation de leur pouvoir, c'est-à-dire la Révolution prolétarienne, anglaise et française.

Maintenant que les critiques se multiplient, que même des camarades qui ont reçu charge et mandat de défendre l'Espagne révolutionnaire déchargent déjà leur petite pelle de terre sur ce qu'ils prennent pour un cadavre et qui est en réalité un embryon social, nous défendons encore l'Espagne et ses anarchistes dont l'autocritique raisonnable de leurs positions politiques est le gage que la Révolution anarchiste n'est ni avortée ni morte.

La Jeunesse Anarchiste Communiste renouvelle sa confiance à la C. N. T. et à la F. A. I., ainsi qu'à la vaillante Jeunesse li-

bertaire espagnole. Nous n'avons pas changé d'opinion, parce que toutes les positions étaient nécessitées par la volonté de coordonner les forces révolutionnaires autour du pôle antifasciste. Si les réalisations politiques n'ont pas suivi strictement la ligne de l'idéal, la partie n'est pas pour cela compromise. L'Espagne continue en profondeur son travail de réadaptation sociale, et lorsqu'elle ne souffrira plus de l'étranglement fasciste, elle trouvera un terrain tel que les forces d'asservissement du capital ne pourront plus coexister avec les forces émancipées du prolétariat.

Telle quelle nous acceptons l'Espagne d'aujourd'hui. Les critiques ont peu de poids dans le cours des événements. Seule la volonté de ne pas prendre une nécessité de composition pour une victoire ni une parole pour une réalisation est indispensable à la bonne marche de la Révolution. Ceci est le grand devoir des anarchistes.

## J. A. C.

Commission administrative de la J. A. C. Réunion de la C. A. provisoire tous les mardis à 20 h. 30, au « Libertaire ». Les adhésions sont reçues avant la séance.

XI et XII. — Réunion du groupe J. A. C. tous les jeudis, 170, faubourg Saint-Antoine.

XV. — Réunion du groupe J. A. C. tous les mercredis, salle Jourdan, 69, rue de la Convention.

XVII. — Réunion du groupe J. A. C. samedi 21, à 20 h. 30, au café, 170, avenue de Clichy.

XVIII. — En vue de la formation d'un groupe dans le 18<sup>e</sup>, nous appelons tous les jeunes révolutionnaires à la réunion constitutive qui se tiendra le mardi 21 novembre, au café Papillon, 74, rue Dondoeville.

XIX. — Le groupe J. A. C. se réunit tous les mardis, à 20 h. 30, 160, rue de Crimée. Pas de réunion mercredi 25 novembre. Tous au meeting, salle Cayras, 40, rue du Général-Brunet.

Colombes. — Le groupe J.A.C. se réunit avec le groupe adulte au « Bar Columba », 56, rue de Saint-Denis.

Nogent-sur-Marne. — Jeudi, à 21 h., 90, Grand-Rue.

Toulon. — Jeunesse Libre. — Le groupe se réunit tous les samedis à 20 h. 30, au siège, 14, rue Nicolas-Laugier (2<sup>e</sup> étage).

Angoulême. — Les camarades lecteurs du « Libertaire » et désireux de former des groupes J. A. C. dans leur ville ou village, sont priés de se mettre en relation avec le camarade Georges Maurellet, 15, rue Saint-Roch, Angoulême.

### GROUPE ARTISTIQUE

Constitution du Groupe et première répétition, le jeudi 26 novembre, à 21 heures, salle Jean-Bart, 75 Faubourg St-Martin.

## Parleront ce soir à la Mutualité

**ROGER COUDRY**

retour du Front de Huesca  
qui présidera le meeting

**RAMON LLARTE**

de la Jeunesse Libertaire de Catalogne

**HERNAEZ**

Délégué des Jeunesses Libertaires  
de Puigcerda

**CHARLES RIDEL**

retour du Front Stetamo

**FREMONT**

Secrétaire  
de l'Union Anarchiste

**WEITZ**

Secrétaire  
des J. S. de la Seine

**RINGEAS**

Secrétaire de la Fédération des Jeunesses  
Anarchistes-Communistes

VOIR CLAIR POUR AIDER NOS FRÈRES D'ESPAGNE

## La Révolution espagnole et l'impérialisme (1)

### L'INTERVENTION RUSSE EN ESPAGNE EST UNE MANŒUVRE IMPÉRIALISTE DE STALINE

Si grande que soit objectivement son importance pour le destin de la révolution espagnole, rien ne serait plus faux, plus funeste à la révolution en Espagne et hors d'Espagne, que de prendre la volte-face de la Russie au Comité de non-intervention pour un renversement de sa politique antérieure. Elle en est bien plutôt la conséquence logique.

Après comme avant l'arrivée du matériel de guerre russe en Espagne, la politique impérialiste européenne commande la politique impérialiste en Espagne. Après, comme avant, la Russie — tout comme l'Italie et l'Allemagne — participe à la farce juridique de Londres. Après comme avant, c'est le duel germano-russe et sa stratégie diplomatique masquée qui inspirent la politique russe, en Espagne comme partout.

La campagne faite en France parmi le prolétariat pour forcer Blum à rompre les ponts avec l'Italie et l'Allemagne s'avérant inefficace, et le rapprochement anglo-italien, donc franco-italien, s'essuyant à nouveau malgré l'habile manœuvre de Litvinov à Genève, lors de l'admission des délégués éthiopiens, la Russie est amenée maintenant à appuyer d'une mise personnelle les excitations gratuites qu'elle produisait aux troupes du Front Populaire et aux travailleurs.

Ce n'est pas — les révolutionnaires de tous les pays n'en prendront jamais assez nettement conscience — parce que le prolétariat espagnol se bat contre ses exploiters qu'elle lui apporte à présent l'aide qu'elle lui refusa cet été et qui eût été sans doute décisive, c'est parce qu'elle pense que cette intervention la met à même, plus sûrement que toute autre manœuvre à Genève ou à Paris, de dissiper le cauchemar d'un rapprochement franco-germano-italien effréné sous l'égide de l'Angleterre.

En envoyant en Espagne « les canons et les avions » que Blum, mandataire de l'impérialisme français et « brillant second » de l'Angleterre, ne veut pas envoyer dans la crainte d'être renversé, la Russie accentue la pression antiallemande et antitalienne qu'elle ne cesse d'exercer, en France, par l'entremise des prolétaires dupés. Aux yeux de ces derniers, comme aux yeux des ouvriers espagnols, elle redore ainsi, en même temps, son blason révolutionnaire. Enfin et surtout, en mettant la main sur le gouvernement de Madrid, et en s'efforçant d'influencer celui de Barcelone, et en leur permettant peut-être de triompher de Franco, elle se flatte de s'assurer contre un néo-Locarno purement occidental, grâce à l'existence d'une Espagne « marxiste », pomme de discorde par excellence entre les quatre impérialismes occidentaux.

Championne de la démocratie et de la liberté bourgeoise (ce serait burlesque si ce n'était odieux), la bureaucratie stalinienne vole donc en Espagne au secours de ces déesses menacées immédiatement par Franco..., médiatement par l'anarcho-syndicalisme, tout en freinant, au plus grand dam de la révolution, l'élan socialisateur des libertaires et l'essor des formes révolutionnaires nouvelles.

Ainsi pousse-t-elle plus fortement que jamais à la fameuse croisade de la démocratie contre le fascisme, seule capable — en généralisant la guerre — d'éviter le terrible tête-à-tête que le Troisième Reich veut lui imposer, après avoir, de son côté, neutralisé l'Occident sous prétexte de croisade contre le bolchevisme révolutionnaire.

Qui peut nier qu'une situation, grosse de tant de périls évidents, ne charge les révolutionnaires espagnols de responsabilités nouvelles et ne les oblige à redoubler de vigilance et de lucidité ?

### S'ALLIER AVEC LE DIABLE MAIS SANS LUI DONNER SON ÂME

Il ne nous appartient certes pas de dicter, en pareille matière, une ligne de conduite aux héros combattants révolutionnaires d'Espagne. Mais la fraternité qui nous lie à eux nous impose d'appeler toute leur attention sur la double menace que le jeu russe en Occident fait peser sur leur révolution (même victorieuse de Franco) ainsi que sur tous les exploités d'Europe.

D'abord des armes !... Cet impératif qui frappe la révolution espagnole comme une question de vie ou de mort, ne doit à aucun prix la jeter dans les bras de la Russie.

Ce n'est pas la première fois (qu'on se rappelle, par exemple, le jeu allemand en Russie en 1917) que l'intérêt vital d'un impérialisme se trouve coïncider momentanément avec l'intérêt d'une révolution.

Une révolution naissante doit, par définition, manœuvrer entre les contradictions impérialistes et — tout comme les impérialismes peuvent se servir d'elle à leurs fins contre-révolutionnaires — les utiliser sans se confondre avec elles. Acculée, elle fait flèche de tout bois, elle prend les armes d'où qu'elles viennent, même si c'est le diable qui les lui tend. Mais, ce faisant, elle ne donne pas son âme au diable.

Et puis, à ne parler que de la révolution espagnole, de son exemplarité, de l'apport payé de tant de sang et de tant de souffrance, qu'elle fait à la cause de l'émancipation humaine, des considérations plus générales surgissent qui jouent impérieusement dans le même sens.

Sur les ruines du bolchevisme, la révolution espagnole, par sa haine de l'Etat et son sens de la liberté ouvrière, paysanne et même artisanale, a ressuscité, à la faveur d'une expérience historique originale, un immense espoir.

Aux prolétaires d'Espagne, aux prolétaires

res de tous les pays — prolétaires terrorisés et dupés d'Allemagne, d'Italie, de Russie, prolétaires fourvoyés et trahis des pays de démocratie bourgeoise —, il importe absolument que la flamme nouvelle, allumée au delà des Pyrénées par la lutte de classe, ne s'éteigne pas, comme en Russie, sous une exploitation et une tyrannie nouvelles. La faillite du bolchevisme — faillite d'où tant de têtes molles ont conclu à la faillite du socialisme — rend plus que jamais indispensable l'application, à la réalité sociale de notre temps, d'autres tendances et d'autres formes du mouvement ouvrier qui, comme le syndicalisme révolutionnaire, n'ont pas encore tenté de se réaliser.

### UNE GUERRE GÉNÉRALE SERAIT LE TOMBEAU DE LA RÉVOLUTION EN ESPAGNE ET EN EUROPE

Avortement « bureaucratique » ou petit-bourgeois menant fatalement à la contre-révolution, étouffement d'une expérience extraordinairement féconde pour l'action internationale des prolétaires (et, en premier lieu, des prolétaires français), tel est le premier danger dont une mainmise russe sur les gouvernements de Madrid et de Barcelone menacerait la révolution espagnole.

Mais il en est un autre, plus terrible encore.

En s'abandonnant à la Russie et, par conséquent, en faisant sienne sa stratégie impérialiste, la révolution espagnole, propagée et cautionnée par le mythe stalinien et hitlérien du conflit international entre la démocratie et le fascisme, se livrerait pieds et poings liés à l'impérialisme et empêcherait toute réaction du mouvement ouvrier d'Occident contre le social-patriotisme des organisations « communistes », « socialistes » et syndicales.

En tout état de cause, la seule sauvegarde de la révolution espagnole, la seule chance qu'elle ait de se libérer de l'emprise petite-bourgeoise — au cas où elle triompherait de Franco — c'est l'action révolutionnaire internationale : en premier lieu, celle des ouvriers français, qui peut la lui fournir.

En liant son sort, sur le terrain impérialiste, à celui de la Russie, en entraînant les prolétaires d'Occident, de complicité avec elle, dans une guerre germano-russe où, en tant qu'exploités, ils n'ont que faire, la révolution espagnole ne ferait que creuser sa place dans le tombeau de la révolution européenne.

Si, au contraire, consciente du jeu impérialiste en Europe, elle le dénonce et appelle les exploités à la lutte contre l'Union Sacrée, si, pour parler clairement, elle se refuse à prendre part à la guerre que l'Etat des exploités et des tyrans hitlériens entend faire à l'Etat des exploités et des tyrans staliniens, et en déjouant les prolétaires de France, abusés par une infâme alléguant qu'elle contribuerait ainsi à assurer dans la course à la guerre lui donnerait toutes chances d'atteindre ses buts.

Alors, en effet, ce ne serait pas aux gouvernements impérialistes démocratiques qu'elle pourrait adresser des demandes de secours et des exhortations à la solidarité « antifasciste », ce n'est pas pour leur haïssable « sécurité » qu'elle prétendrait lutter. C'est aux prolétaires de tous les pays, et, en premier lieu aux prolétaires français, puissamment réveillés par elle et soustraits à l'emprise du réformisme et du social-patriotisme, qu'il lui faudrait s'adres-

## Coup de poing sur la table

Les derniers vestiges du traité de Versailles disparaissent. Une à une ses clauses sont abolies, en fait sinon en droit. Une des plus importantes du point de vue économique vient à son tour d'être dénoncée par le gouvernement de Hitler. Celui-ci revendique, en effet, la pleine souveraineté de l'Etat en ce qui concerne la navigation sur les fleuves allemands, c'est-à-dire l'abandon de toutes les mesures qui limitaient cette souveraineté au profit d'Etats étrangers.

La presse feint de se scandaliser de cette initiative... « Coup de poing sur la table... Politique du fait accompli... », écrit-on, reprenant les expressions déjà employées, voici quelques mois, lorsque le gouvernement du Reich a prétendu retrouver la plénitude de ses droits sur la rive gauche du Rhin ou lorsqu'il a décidé de rétablir le service militaire obligatoire en Allemagne.

Il va sans dire que nous ne nous associerons en aucune manière à ces protestations hypocrites et nous osons même affirmer que le geste de Hitler est parfaitement compréhensible et normal. Nous dirions même qu'il est justifié si le terme n'était pas un non-sens dans un monde voué à la force et qui ne connaît d'autre justification que la violence.

Nous nous sommes expliqués maintes fois sur ce point. Toute la politique de Hitler se confond avec la lutte contre le traité de Versailles. C'est cette lutte qui lui donne son sens et ses bases solides dans l'opinion du peuple allemand. Il est donc tout naturel que le « Führer » s'y tienne avec une constance que rien n'altère. Si l'on observe

ser pour vaincre. Ce sont eux, qui, dressés à son appel contre leur propre bourgeoisie, aideraient la révolution d'Espagne en se sauvant eux-mêmes.

Nous n'en sommes, hélas ! pas là.

Alors que la révolution espagnole défend si tragiquement sa peau dans la bataille de Madrid, un seul souci doit nous tenir : celui qui fait l'objet pratique de cette étude :

Comment, dans cette France impérialiste du Front Populaire — un Front Populaire, qui n'a rien que le nom, de commun avec le Front populaire — le prolétariat peut-il, le plus efficacement, remplir son devoir de solidarité révolutionnaire ?

Quels appels les organisations syndicales et politiques révolutionnaires d'Espagne, doivent-elles, en connaissance de cause, lui lancer ?

C'est à répondre à ces deux questions — maintenant que nous sommes parvenus à une vue nette de la réalité internationale dans laquelle s'insère la guerre sociale d'Espagne — que sera consacré dans notre prochain article, la fin de cette étude.

JEAN BERNIER.

(A suivre.)

même avec quelque attention les effets de cette politique, on verra combien ils sont habilement aménagés et comment ils contribuent à entretenir la popularité du dictateur à besoin. Certes, il ne dépendait de lui que toutes les clauses extra-territoriales soient dénoncées en bloc, mais il était beaucoup plus conforme à son intérêt, bien entendu, qu'elles tombent les unes après les autres, non point tant, comme on l'a dit, pour obtenir en détail ce qu'il n'aurait pu obtenir en gros, mais pour se faire un mérite de chaque victoire et pour se faire pardonner auprès du peuple allemand le mensonge social du national-socialisme.

Ce dernier point a son importance. Il convient, en effet, aux approches de l'hiver de persuader les travailleurs allemands que, s'ils ont le ventre creux, en revanche ils ont retrouvé l'honneur et que l'injustice inscrite dans le traité de Versailles est définitivement effacée. Cette démonstration qui nous paraît, à nous, une sinistre plaisanterie, a jusqu'ici trouvé des auditeurs complaisants. Faut-il d'ailleurs s'en étonner ? Quand on aura mesuré les souffrances de toutes sortes qui, depuis 1914, ont été supportées par le peuple allemand, on comprendra peut-être qu'il ait perdu de son sang-froid et de son sens critique. Et ce n'est pas en tout cas, à nous de le condamner qui sommes, pour une part, responsables des misères qu'il a subies.

Cependant, l'actuelle violation du traité de Versailles peut nous préoccuper en ce qu'elle est une nouvelle étape franchie vers un nouveau conflit impérialiste. Qu'on y prenne garde, en effet. Après l'annulation des clauses fluviales du traité, il ne reste plus maintenant à Hitler qu'à s'attaquer aux clauses territoriales. Le déterminisme de sa politique le conduit fatalement à cette décision. Un jour ou l'autre il devra poser la question de Danzig ou celle des minorités allemandes incorporées à la Tchécoslovaquie ou celles des colonies enlevées par la force à l'Allemagne. Or, il est malheureusement certain que le règlement de ces questions ne peut aller sans une guerre qui s'étendra aux quatre coins du monde.

Ce sont là les perspectives du capitalisme moribond. Les traités ont semé partout des chausse-trappes où la paix risque tous les jours de tomber. Le coup de force hitlérien nous est, à cet égard, une confirmation supplémentaire. Il doit être aussi un avertissement et nous engager à veiller plus que jamais pour que ne recommence pas la tragédie escroquerie de 1914.

LASHORTES.

(1) Voir Libertaire des 23, 30 octobre, 6 et 13 novembre.







La classe ouvrière,  
consciente de ses inté-  
rêts, doit être prête à  
les défendre

« par tous moyens  
appropriés »

# Le libertaire syndicaliste

## Marchandages

Un bréviaire de discours... Dans plusieurs lectures du Front Populaire des personnalités importantes viennent de s'occuper du syndicalisme en cherchant à le remettre à la place. Quel contraste entre ces interventions subtiles, élastiques, chèvrechoutistes et les affirmations hardies, claires insolentes même, des leaders de la bourgeoisie. A cette heure où la bourgeoisie mène vigoureusement une contre-offensive visant à la destruction des conquêtes arrachées en juin, un homme qui doit sa vie aux mouvements d'opinion publique, et d'opinion surtout ouvrière, M. Joseph Caillaux excite le patronat à montrer plus d'énergie encore. Dans son importante intervention au Cercle républicain il affirme :

« Il y a une chose essentielle, c'est qu'un patronat vigoureux se dresse pour soutenir ses intérêts. Il ne suffit pas que les patrons avertis ayant proclamé leurs desiderata s'opposent dans des attitudes négatives qui n'aboutissent à rien, à telle ou telle réforme dont ils appréhendent les fâcheux résultats. Il faut qu'ils se concertent et agissent en commun. »

« ... J'ai dit qu'une classe ouvrière avait besoin en face d'elle d'un patronat vigoureux qui sache jusqu'où il peut aller dans la concession ou ne pas aller, qui tienne le langage ferme qu'on a besoin d'entendre parfois. »

A côté de cette affirmation, de cette provocation serait-on tenté d'écrire, le secrétaire général de la C.G.T., Léon Jouhaux s'excuse pour ainsi dire que les ouvriers résistent par la grève. Voici en effet ses propres termes, utilisés dans le discours prononcé à St-Etienne et cité par le Populaire du 9 novembre 1936 :

« La responsabilité des mouvements de grève n'échoit pas à l'organisation syndicale ; il a pu y avoir des impulsions regrettables, mais le plus souvent c'est l'opposition concertée aux lois sociales qui a déclenché les grèves. »

« C'est pourquoi nous réclamons l'arbitrage obligatoire. Cette mesure est devenue indispensable ainsi que la neutralisation des usines. »

Il devient clair maintenant pourquoi Léon Blum au cours du Conseil National a évoqué l'intégration du syndicalisme dans l'Etat, tout en ajoutant hypocritement qu'il ne savait pas si cette intégration était ou non réalisée. Le marché conclu entre les politiciens du Front Populaire et les hauts fonctionnaires des bureaux syndicaux apparaît clairement : Le gouvernement Front Populaire a offert la reconnaissance juridique, théorique, verbale des syndicats ; pareille reconnaissance n'assure que la stabilité des carrières des professionnels du syndicalisme, de ses bureaucrates ; les militants syndicaux, les délégués d'atelier, les syndiqués du rang actifs dans les usines savent que la reconnaissance de jure ne signifie pas la reconnaissance en fait. Témoins les licenciements en masse de ceux qui forment dans les usines les noyaux du syndicalisme. Témoins encore les nombreuses ruptures des conventions couvertes par le prestige syndical.

Mais en échange de la stabilité de leurs postes, de la sécurité de leurs fonctions, les hauts bureaucrates syndicaux s'efforcent de chasser le syndicalisme. Hier ils préconisaient le renouveau aux occupations des usines ; aujourd'hui ils prêchent le retour aux grèves d'usine « dans le calme et la dignité » ; ils poussent les ouvriers aux méthodes de la famine volontaire opposée au cynisme repu et ferme des barons du fer et de la houille ; pour demain, ils vont plus loin : l'abandon même de la lutte par la grève, les conflits ouvriers tranchés dorénavant d'une façon arbitraire par des personnalités soi-disant neutres choisies dans la magistrature ou le professorat. Les uns : théoriciens abstraits retranchés dans leurs cabinets et leurs fichiers protégés contre le contact des réalités de l'usine ; mais en majorité restant des fils de la bourgeoisie et en tout cas, recevant leur plat de grasses lentilles de la classe dominante, quant aux autres, aux magistrats, les ouvriers connaissent assez leur impartialité et « le souffle républicain » qui les anime quand ils se trouvent en présence des verdicts frappant les faits de grève.

Seulement voilà face à ces calculs de matérialisme étroit, subsiste une réalité peu connue, fluctuante, variable, mais qui à certaines heures se manifeste avec une grandeur incomparable : c'est la volonté de lutte du prolétariat.

Les ouvriers de chez Panhard et Lebaudy l'ont refoulé, l'ont abdiqué en le remplaçant par la confiance dans le gouvernement de Front Populaire, en évacuant les usines, obéissant au doigt et à l'œil, mais les faits eux-mêmes ne tarderont pas à montrer à quels résultats aboutissent ces abdications et ces refoulements. A ce moment, faire ouvrir largement les yeux, tenir la vigilance du prolétariat en éveil, comprendre les enseignements des faits pour passer enfin aux actes : ce sera l'heure de l'épreuve qui nous jugera nous ouvriers anarchistes, liés volontairement et consciemment aux destins du prolétariat entier.

L. N.

## Neutralisation + Conciliation = Duperie

L'évolution du conflit de la maison Panhard et Levaissor est un nouvel exemple des résultats négatifs qu'entraîne pour les travailleurs l'abandon de la tactique d'occupation des usines.

La neutralisation de l'usine a été appliquée, plus longtemps même qu'il n'avait été prévu. Puis l'arbitrage du délégué gouvernemental a été rendu. Tenez-vous bien : il confirme que les licenciements peuvent être évités par une réduction du temps de travail et conclut néanmoins à un licenciement de 243 personnes. C'est-à-dire qu'il reconnaît la justesse de la thèse ouvrière, mais, prévoyant l'opposition patronale, il s'est retourné vers le gouvernement et celui-ci a ordonné de capituler pour maintenir la paix sociale.

Une fois de plus l'Etat, même teinté de socialisme, se retrouve au service du patronat contre la classe ouvrière. La maison Panhard, qui a reçu des commandes de l'Etat et qui fonctionnait normalement jusqu'à ce jour, peut, impunément, licencier du jour au lendemain une partie de son personnel et réduire la semaine de travail à 26 heures pour ceux qui restent.

Telle est la politique ouvrière appliquée par le gouvernement de Front populaire et soutenue par les représentants des groupements composant le Front populaire, y compris ceux de la C.G.T. : tels sont les résultats dans la plupart des cas.

Contre l'occupation des usines, cette nouvelle forme de l'action directe et la plus efficace se sont dressés tous les politiciens du parlementarisme et du syndicalisme. Inféodés, les uns au gouvernement de Moscou, les autres à celui du Front populaire, ces conciliateurs à tout prix veulent encore transiger avec le régime de la misère dans l'abandon sous prétexte que la classe ouvrière n'est pas prête, que l'épuration des nids fascistes n'est pas encore accomplie et enfin que l'U.R.S.S. a besoin que l'intensification des préparatifs pour assurer la défense nationale de ce pays se poursuivent dans le calme.

La classe ouvrière pas prête, pas compétente disent les planistes. Nous répondons : appliquons par le canal des sections d'entreprises et des délégués syndicaux, le contrôle

ouvrier, tant réclamé par eux-mêmes, initialement, sur le tas, à la gestion des entreprises, au contrôle du profit capitaliste, problèmes étroitement liés à celui des revendications immédiates.

Quant au danger fasciste, ce n'est pas par des capitulations du genre de celle que nous signalons plus haut que l'on obtiendra qu'il batte en retraite, mais quand des usines et des chantiers monteront la révolte d'une classe ouvrière consciente de ses intérêts et prête à se défendre « par tous moyens appropriés ». Eruption, certes : armement des ouvriers serait le complément indispensable qu'apporterait dans les circonstances présentes une véritable politique de libération ouvrière.

Hélas ! les professionnels de la Révolution sociale opèrent actuellement un recul stratégique conditionné, paraît-il, par les complications internationales. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur ce point, bornons-nous à déclarer que, pour nous, la sécurité du régime comptera lorsque les réalisations sociales seront devenues des réalisations tangibles et non les fictions actuelles.

Ce n'est pas, nous semble-t-il, le chemin suivi par nos dirigeants cégétistes qui s'obstinent à marquer leur défiance en la capacité révolutionnaire du prolétariat et se montrent plus enclins à assurer le maintien du statu quo social actuel qu'à précipiter l'effacement de la disparition du capitalisme.

Leurs moyens de lutte sont d'ailleurs à la portée du but qu'ils poursuivent. Dans un discours radiodiffusé, le secrétaire général de la C. G. T. n'a-t-il pas affirmé son complet accord avec la résolution du dernier congrès radical de Biarritz, qui déclare « que la solution des conflits sociaux doit être trouvée par la conciliation et l'arbitrage obligatoire ».

Conciliation, arbitrage obligatoire, ce n'est déjà pas très gai sous un gouvernement de Front Populaire que serait-ce sous un gouvernement réactionnaire ? Nous connaissons entre autres un pays où cette conception des rapports entre le capital et le travail a été appliquée, sous le nom de « loi de défense de la République » : c'est l'Espagne, qui avait à cette époque un gouvernement socialiste et qui était surtout dirigée contre les anarcho-syndicalistes.

Lorsque Gil Robles est venu à son tour au pouvoir les travailleurs de l'U. G. T. qui avaient approuvé cette mesure ont pu apprécier les bienfaits de cet arbitrage à la saute réactionnaire.

« Les pourparlers qui continuent », combien, en son temps, cette boutade fut employée à l'adresse des réformistes par les ex-unitaires, aujourd'hui conciliateurs convaincus et partisans acharnés de la réconciliation nationale. Les délégués des grévistes de chez Sautter-Harlé, mal soutenus, pendant leur grève-occupation de 35 jours, par la direction syndicale qui leur fit faire antichambre une bonne trentaine de fois dans les ministères appréciaient amèrement cette tactique qui leur fit abandonner l'usine dont la réquisition camouflée permit au patronat de sabrer les meilleurs et les plus combattifs d'entre eux.

Depuis la capitulation de Salengro au Sénat et le freinage des nationaux-communistes déclarant sur tous les tons qu'il fallait « savoir terminer une grève », que l'occupation des entreprises devenait une arme dangereuse qui compromettrait la sécurité intérieure et extérieure, la conciliation a remplacé la lutte de classes sur le terrain du travail. Et depuis nous assistons à une série de défaites qui compromettent dangereusement l'avenir. Les délégués nommés par les ouvriers sont chassés comme tels et sur ordre des organisations patronales. Le droit syndical, reconnu dans les conventions collectives, est violé à tout instant tandis qu'on a brisé entre les mains des ouvriers l'arme de grève-occupation trop dangereuse selon certains.

« Plus d'occupation d'usines » tel est le mot d'ordre, cependant que l'on s'indigne hypocritement dans l'Humanité contre l'expulsion, par les jamaes et les fascistes, voire par la police, des grévistes occupant les boîtes.

Les travailleurs ne doivent pas recommencer la triste expérience des années qui suivirent l'institution de la journée de huit heures qu'ils ne surent pas faire respecter et des délégués d'atelier qu'ils ne surent pas conserver. Seule leur action directe et persévérante empêchera qu'on leur fruste ce qu'ils ont conquis de haute lutte et par leur action propre.

N. FAUCIER.

## Dans les boîtes et sur les chantiers

### Une canaillerie

(LICENCIEMENT CHEZ SAUTTER ET HARLÉ)

Grande fut la surprise des ouvriers et ouvrières de chez Sautter et Harlé, quand ils apprirent le licenciement de 68 de leurs camarades, 46 hommes et 22 femmes. Ce licenciement a eu lieu sans aucune discussion préalable avec les délégués d'atelier. Les renvois furent signifiés par une attache signée par la direction de l'usine et par un représentant du ministère de la Marine.

Croyant à une manœuvre de la direction, une délégation ouvrière se rendit au ministère de la Marine. Mais au ministère on a pris la défense de la direction, en essayant de prouver aux ouvriers la « bonne foi » des patrons qui étaient soi-disant obligés de recourir au licenciement vu le trou à prévoir entre les commandes en cours qui s'achèvent et celles à venir.

En vain, la délégation ouvrière tenta-t-elle de prouver que la mesure prise contre les 68 ouvriers n'était qu'une manœuvre de la direction, car celle-ci n'ignorait pas que la réduction des heures de travail par roulement était parfaitement possible, vu l'esprit de solidarité qui régnait entre ouvriers de l'usine.

Grâce à une pareille réduction des heures de travail on aurait pu éviter le chômage total pour une partie du personnel, dans le cas où le trou en question aurait vraiment eu lieu. Mais tous les pourparlers se sont avérés comme inutiles, car au ministère on avait pris au préalable la décision d'être ferme. Ainsi fut-il répondu à la délégation ouvrière que le ministère n'avait pas de pouvoir d'obliger un patron à ne pas faire de renvoi même quand l'usine est « réquisitionnée pour la durée des commandes en cours ».

Rappelons-nous que l'usine Sautter et Harlé sortit seulement d'une grande grève qui avait duré trente-cinq jours. L'issue de cette grève semblait à l'époque être un succès. La section de la Seine et Seine-et-Oise de la S.F.I.O. avait même marqué la fin de cette grève par une affiche saluant le gouvernement du Front populaire qui se décidait enfin de réquisitionner une usine dont la direction se montrait trop intrinsèque.

En réalité, cette réquisition « pour la durée des commandes en cours » n'était qu'une manœuvre entreprise en commun accord entre la direction de l'usine et le ministère de la Marine.

Ainsi le ministère de la Marine promit de placer dans ses arsenaux les dessinateurs licenciés.

GROUPES D'ETUDES SYNDICALES

ET SOCIALES DE BOULOGNE

Causerie le vendredi à 18 heures, à l'ancienne mairie de Billancourt (salle des Assurances Sociales). Appel est fait à tous les lecteurs du Libertaire.

cenciés. Inutile de dire que ces dessinateurs attendent toujours leurs places promises.

Quant aux ouvriers de l'usine il leur était promis le droit de contrôler dorénavant le débouchage. Or, au lieu de cela, la direction procède à un licenciement de 68 ouvriers sans aucune consultation des délégués d'ateliers.

Les travailleurs de l'usine Sautter et Harlé se rendent actuellement bien compte que la direction, d'accord avec le gouvernement du Front populaire, les a proprement « couillonnés ».

Tous les deux, direction et ministère de la Marine, ont décidé de nettoyer l'usine des éléments syndicalistes-révolutionnaires, des ouvriers qui se sont montrés particulièrement conscients de la nécessité de lutte de classe.

Mais ils peuvent bien se tromper, car nos camarades de chez Sautter et Harlé prouveront une fois de plus que peut-être à bout de sous, ils ne sont pas à bout de souffle ; ils ne se décourageront pas devant cette canaillerie patronale et gouvernementale.

Grande est la colère et la haine de classe, qui feront tomber un jour les bourgeois de leur piédestal.

Les ouvriers de chez Sautter et Harlé ne failliront pas à leur tâche, ils continueront la propagande révolutionnaire à l'usine, ils feront le maximum pour contrôler le débouchage à venir, ils ouvriront ainsi la voie au véritable contrôle ouvrier, ils formeront des milices ouvrières anti-fascistes qui devront lutter contre la propagande fasciste à l'intérieur de l'usine, ils veilleront à l'éducation révolutionnaire des jeunes ouvriers en organisant des causeries éducatives sur des problèmes sociaux.

Devant un patronat de combat, devant un gouvernement capitaliste, devant la réaction fasciste, rester dans l'expectative serait un crime. Prenons l'offensive, les temps des réformes sont passés ; le vent de la révolution peut souffler, saisons en profiter !!!

Félix GUYARD.

### LE MOUVEMENT SYNDICAL

La grève générale du bâtiment du 13 novembre

Voici l'ordre du jour adopté par les compagnons de la coopérative ouvrière C.O.A.N.A.C., chantier de Meudon (Seine-et-Oise) :

« Les compagnons de la coopérative, réunis en assemblée générale le vendredi 13 novembre, à 15 h., sur le chantier, après avoir entendu les exposés de divers compagnons, déclarent : « Etre tout disposés à apporter la solidarité la plus complète et la plus effective aux camarades en lutte contre l'intrinsèque et la rapacité d'un patronat qui, malgré nos efforts, ne veut consentir à se plier aux conventions qu'il a volontairement souscrites. »

Cette solidarité s'est aujourd'hui affirmée par une grève générale du bâtiment de quelques heures, et un rassemblement moult au vélodrome d'Hyver. Les compagnons de la coopérative estiment que cette mesure n'est pas suffisante et se trouve inopérante.

Ils estiment que, syndicalement, aucune déro-

gation n'aurait dû être accordée. Postes de trois heures à 11 h. du soir ; continuation du travail au Salon de l'aviation, etc...

Ils croient aussi qu'avant de lancer le bâtiment et les travaux publics dans une grève de solidarité pour la branche « électricité », il aurait fallu mettre d'abord en ligne tous les services publics et privés d'électricité : à savoir : C.P.D.E. ; Ouest-Lumière, tout secteur fournissant force et lumière qui sont produits, fournis et alimentés par des électriciens, et non par des pharmaciens. Les compagnons croient qu'un arrêt de une ou deux heures, comme ils l'ont fait eux-mêmes, aurait eu un résultat immédiat et gros de conséquences, s'il avait été accompli par ces services.

Ils estiment que la seule mesure à prendre à l'intransigence du patronat de l'électricité, la solidarité corporative, aurait plongé dans l'obscurité et paralysé la vie de la région, aurait eu une autre portée que notre grève. Mais hélas ! ils savent que cela n'aurait pas fait plaisir à un Gouvernement, et l'aurait certainement embarrassé.

Pour conclure, ils déclarent que fermement convaincus de la puissance créatrice du syndicalisme révolutionnaire, appelé à prendre en main dans un proche avenir les moyens de production et de gestion, il est du devoir des organismes syndicaux d'y apporter tous leurs membres, en leur faisant prendre à chacun leur part de responsabilité. C'est-à-dire que, dorénavant, aucun mouvement ne soit lancé sans qu'au préalable les corporatistes intéressés ne soient pressentis, et que leurs délégués, dûment mandatés, prennent les décisions définitives en « Plénum » où la minorité, selon les principes mêmes de la démocratie syndicale, acceptera la loi du nombre.

Les Compagnons de la C.O.A.N.A.C.

### A L'HAY-LES-ROSES

Aux Chômeurs !

Est-il exact qu'un édile municipal d'une teinte carlate RW 0/0 chômeur et secrétaire du Comité des chômeurs, se serait servi pour ses besoins personnels d'une somme à lui remise par le trésorier démissionnaire dudit comité ? Pourquoi ne pas le citer publiquement, ne serait-il pas seul à tremper dans cette histoire ? En tout cas, les chômeurs veulent savoir la vérité, si cruelle à entendre soit-elle ! Un coup de balai s'impose ! — Un chômeur rouge.

### AUX METALLURGISTES

Les camarades anarchistes travaillant dans la métallurgie sont informés qu'une permanence se tiendra au Libertaire le samedi de 14 heures à 18 heures.

## La Conférence nationale des chômeurs

Les 13, 14 et 15 novembre se tenait à Paris une conférence nationale des chômeurs organisée, si l'on peut s'exprimer ainsi, par l'Union des Comités de chômeurs de la Région parisienne. Cette conférence avait, pour principal objet l'étude de rapports émanant des différents comités locaux et concernant des propositions de lois ayant trait aux grands travaux, à la retraite des vieux travailleurs, à la création d'un fonds national de chômage, à l'exonération des loyers des chômeurs, à la suppression des cumuls et à la lutte contre la cherté de la vie.

Des projets élaborés par une commission désignée par le bureau de l'Union avaient été adressés à tous les comités locaux, mais ceux-ci ne les acceptèrent pas. C'est ainsi que 196 délégués devaient avoir à connaître de nouveaux textes qui leur furent communiqués à l'ouverture de la conférence sans que leurs comités respectifs en aient eu connaissance. Devant une telle situation, certains délégués de la région parisienne déposèrent une motion par laquelle ils déclaraient ne pouvoir valablement se prononcer sur des projets qui n'auraient pas été au préalable examinés par leurs comités. Ils demandaient la constitution immédiate d'une commission chargée de recevoir et d'examiner tous les projets présentés par les différents comités afin de soumettre à la conférence des projets qui seraient proposés à l'agrément des comités locaux. Enfin, ils demandaient que les auteurs des projets fassent partie de cette commission. Cette motion remise au camarade Lacroix, président de séance, ne fut pas soumise à l'Assemblée, malgré les protestations de plusieurs syndicalistes. Le Bureau de l'Union avait décidé de faire avaler coûte que coûte ses projets à la Conférence nationale, d'autant plus qu'il les avait déjà adressés aux Pouvoirs publics (déclarations faites à la tribune par Prieur et Marianne).

Au cours des débats, le camarade Bassagel, de Beaucourt, délégué des chômeurs agricoles de plusieurs départements, manifesta le désir de donner connaissance à la Conférence, d'un rapport remis au camarade Lacroix. Le Bureau de l'Union tenu de s'y opposer par la personne du camarade Peyrat, mais le camarade Bassagel protesta et prévint les chômeurs que les camarades de cette opposition. Une très grosse majorité s'associa alors à sa protestation et le président fut contraint de lui donner la parole. Il déclara alors les scandales dont sa région est le théâtre et qui sont la cause de la misère affreuse dans laquelle se trouvent ses malheureux camarades, il défendit farouchement leurs justes revendications et fit appel à la solidarité ouvrière. Le délégué de l'Algérie fit également la description de la misérable situation des travailleurs algériens, pressurés et exploités, par les féodaux coloniaux il lança un cri d'alarme en faveur des chômeurs algériens qu'on laisse mourir de faim et qui doivent chercher leur nourriture dans les débris des casernes.

Aucun des projets présentés par l'Union ne comportait de plan financier, leur auteur simplifiait le problème en laissant ce soin aux parlementaires et en se contentant d'indiquer la forme à prendre dans le cahier des charges qu'il fallait faire payer les riches sans toucher à l'Union sacrée ou du bien connu Front Populaire. On serait curieux de connaître comment on peut réaliser ce miracle. Le camarade délégué du Comité du 9<sup>e</sup> arrondissement présente au nom de plusieurs autres comités de la région parisienne un projet « non communiste » pour le paiement des chômeurs, mais le projet syndical totalitaire et un plan de financement par l'émission d'une monnaie intérieure gagée sur la valeur des travaux, il préconisait en outre la mainmise totale des syndicaux sur l'économie nationale ; pour la retraite des vieux travailleurs ces projets prévoyaient l'attribution complète au patronat des chantiers financiers résultant de leur application. D'autres projets élaborés par les Comités des Basses-Pyrénées, mais dont il ne fut pas discuté, préconisaient la liaison directe des coopératives ouvrières de production avec les coopératives ouvrières de consommation. Tout cela ne pouvait faire l'affaire des camarades dictateurs communistes de l'Union car que seraient devenus les pauvres petits entrepreneurs et les malheureux petits commerçants dont on espère quand même gagner les suffrages en les enrôlant dans le front français. Aussi un sabotage dans l'art duquel, ces messieurs sont passés maîtres, fut-il parallèlement organisé pour étouffer les projets précités. De plus, un communiqué tendant à faire croire que la « liberté » présentée à ses lecteurs le projet du 9<sup>e</sup> comités favorable aux riches. Tous les procédés sont bons ! Calomniez, calomniez, camarades staliniens, il en restera toujours quelque chose, mais cela ne sera peut-être pas ce que vous croyez.

A signaler également la venue de délégués parlementaires dont Prieur, chef de cabinet de Paul Faure, qui engagea les chômeurs à revendiquer leur représentation au sein des commissions paritaires. Du coup, le bureau de l'Union semblait avoir un léger retard, il devait donc à tout vapeur rejoindre le train ministériel et s'accrocher au wagon officiel en acceptant cette proposition, mais les dirigeants n'en revenaient pas !

La conférence s'est terminée dimanche. Résultats : la mise à sec de nombreuses caisses locales pour l'envoi à Paris de délégués qui ont avalé des projets sans avoir eu lecture des textes définitifs et que les chômeurs n'ont pas examinés ; 2<sup>e</sup> Envoi de ces projets au Gouvernement comme étant l'expression fidèle des desiderata des chômeurs de France, ce qui semble pour le moins assez fantaisiste ; 3<sup>e</sup> Mécontentement de nombreux comités sur l'organisation matérielle de la Conférence et sur l'attitude des responsables du bureau de l'Union ; 4<sup>e</sup> Carence habituelle et complète de la C. G. T. qui semble plus que jamais ne pas vouloir se commettre avec les clochards de la classe ouvrière.

Conclusion : Chômeurs, mes amis, surveillez votre marché, méfiez-vous de vos domestiques, évitez de citer leurs boîtes et prenez garde qu'ils ne vous fassent faire la vaisselle après qu'ils se seront mis à table. Faites attention aux fromages, ils contiennent toujours des asticots et rappelez-vous qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

H. GUEFFROY.